

P

« N'ayez pas peur. »
Jean-Paul II

Pacheco (Ferdie)

« Être le médecin d'Ali, c'est un peu comme
être gynécologue de la Reine d'Angleterre :
vous ne verrez pas grand-chose, mais vous serez célèbre. »

Ferdie Pacheco

Le *deal* était simple : si Ferdie (Pacheco) soignait ses boxeurs, Angelo (Dundee) le faisait assister gratis à toutes les réunions organisées par son frère Chris au Miami Beach Auditorium. Ça ne pouvait pas mieux tomber, le docteur Pacheco adorait la boxe et adorait soigner, leur association durera de la fin des années 50 jusqu'en 1977, la passion pour la boxe de celui qui deviendra le *Fightin' Doctor* ne s'éteindra qu'à sa mort en 2017.

Né à Ybor City, le quartier *latino* de Tampa, le 8 décembre 1927, fils de pharmacien, Ferdie Pacheco installera deux cabinets à Miami, un pour les Blancs, un pour les Noirs, mais à partir de 1960, il aura un client privilégié : Cassius Clay/Muhammad Ali. Il sera le médecin particulier d'Ali jusqu'après son combat contre Earnie Shavers*, ce soir-là, le *deal* est aussi clair que celui du début : Ali doit s'arrêter, son cerveau, ses reins sont atteints, si le « Greatest » continue, c'est moi qui arrête. On connaît la suite, Ali disputera encore quatre combats, il en perdra trois ; devenu consultant pour NBC et Showtime, Ferdie Pacheco continuera de fréquenter le milieu tout en multipliant les activités annexes : peintre « naïf », écrivain**, scénariste, critique littéraire, conférencier et même... obstétricien*** !

* En fait, le « Fightin' Doctor » pensait qu'Ali aurait dû arrêter les frais après « Thrilla in Manila ».

** Il publiera de nombreux livres de souvenirs sur sa carrière de *cornerman*, mais aussi une fiction sur le Général Patton, un livre sur Artie Shaw et même un recueil de recettes de cuisine en collaboration avec Adela Gonzmart.

*** Il accouchera Laïla Ali !

Pacquiao (Manny)

Avec Floyd Mayweather Jr (qui l'a battu dans un affrontement survenu et pas très passionnant), Manny Pacquiao domine la scène internationale d'aujourd'hui, il est le boxeur de tous les dithyrambes et celui de tous les records.

« Pacman » est aussi acteur, chanteur, joueur de basket (1 mètre 66), officier de réserve avec le rang de lieutenant-colonel, docteur *honoris causa* de l'Université du Sud-Ouest, homme politique (élu sénateur en 2016). Les Philippines ont édité un timbre à son effigie ; il a été le porte-drapeau de la délégation de son pays aux Jeux olympiques de Pékin alors qu'il n'y participait pas ; son image a été utilisée par différents jeux vidéo ; il a tourné des publicités pour Nike, la bière San Miguel et pour des dizaines de produits allant des couches culottes aux détergents ménagers ; unanimement reconnu pour ses activités humanitaires, il a été classé dans les 100 personnes les plus influentes du monde par *Times Magazine*, dont il a fait la couverture pour l'édition Asie.

En ce qui concerne la boxe et seulement la boxe, le Philippin (né le 17 décembre 1978 à Kibawe dans une famille de six enfants) est le seul boxeur à avoir remporté des titres de champion du monde dans huit catégories de poids différentes (il figure pour cela au *Guinness Book des records*), le premier à avoir été champion du monde incontesté dans cinq catégories dont quatre considérées comme « majeures » (mouche, plume, léger, welter) ; il a été reconnu comme le boxeur de la première décennie du XXI^e siècle par HBO, WBO et la *World Writers Association of America* ; il a été élu boxeur de l'année par *The Ring* et ESPN en 2006, 2008 et 2009, par *Sports Illustrated* en 2008 et

2009 ; il a remporté les ESPY Award en 2009 et 2011 ; il a longtemps été considéré comme le meilleur boxeur toutes catégories confondues par *The Ring*, *Boxing Record*, *Sports Illustrated*, *ESPN* et *Yahoo Sport* ; pour *ESPN*, il est le second meilleur boxeur toutes catégories confondues des 25 dernières années ; pour *Boxing Record*, il est le meilleur boxeur asiatique de tous les temps ; il aurait généré plus de 20 milliards de dollars en droits télévisés sur lesquels il lui serait revenu 1,2 milliard ; en 2015, il était classé deuxième athlète le mieux payé dans le monde par le magazine *Forbes*. Ça fait beaucoup pour un petit bonhomme, entraîné par Freddy Roach, managé par Shelly Finkel et promu par Bob Arum.

« Pacman » a boxé et reboxé avec les meilleurs de leurs catégories qui, à un moment donné, ont été les siennes : Erik Morales, une défaite, deux victoires ; Timothy Bradley, une défaite (à propos de la décision des juges, Lennox Lewis déclarera : « C'est peut être pas pire que mon soi-disant match nul avec Evander Holyfield, mais c'est pas loin non plus ! ») totalement injuste d'après 121 experts (d'Armando Alvarez à Vadim Zhuk) sur 125, et deux victoires ; Juan Manuel Marquez : un match nul (en poids plume), deux victoires (en super-plume et poids welter) et une défaite (par K.-O.). Il a battu Shane Mosley, Marco Antonio Barrera, Ricky Hatton, Miguel Cotto, Antonio Margarito, et mis fin à la carrière d'Oscar De La Hoya (il s'en allait temps)... rien que ça !

Sa carrière est ponctuée des scandales habituels dont toute carrière est désormais marquée : évasion fiscale, soupçons de dopage, quant à son combat contre Floyd Mayweather Jr, il faudrait être un expert financier pour en démêler les tenants et les aboutissants. Il n'est d'ailleurs pas impossible que l'ascension (et bientôt la chute) de « Pacman », qui commence à parler lentement et que Freddie Roach a laissé tomber, soit liée aux intérêts en jeu dans la zone géographique dont il est l'enfant chéri.

Toujours est-il qu'après une dernière (?) défaite le 21 août 2021 face au cubain Yordeni Ugas, Pacman annonce sa retraite juste après s'être porté candidat à l'élection présidentielle de mai 2022.

Padilla Jr (Carlos)

Arbitre, célèbre pour avoir été le troisième homme de *Thrilla in Manila* alors qu'il était encore novice (la preuve, lorsque le combat a été arrêté, il avait SIX points d'avance en faveur d'Ali !). Philippin, il a expliqué comment il avait donné un coup de pouce à Manny Pacquiao (philippin) pour qu'il reste champion du monde WBC super-coq face à Nedal « Skinny » Hussein : compter lentement, faire l'impasse sur un coup de tronche bienvenu puisqu'il mettra fin au combat.

Sa fille a démenti les déclarations de son paternel en expliquant qu'il avait 88 ans, que l'anglais était sa seconde langue et qu'en gros et en détail, il était un brin gaga.

Nedal Hussein, en revanche, l'a qualifié de « chien puant ».

Paez (Jorge)

« La boxe mexicaine, c'est le machisme magnifié. »

James Ellroy

Né dans un cirque, il a transformé le ring en piste (sciure exceptée), ses combats auraient dû avoir lieu sous chapiteau avec orchestre (de préférence *mariachi*), en guise d'arbitre, Monsieur Loyal, ses bottes et son spencer rouge avec visite de la ménagerie à la mi-temps... La piste aux étoiles... clown un jour, clown toujours ! Ses tenues étaient à mourir de (fou) rire, ses coupes de cheveux à pleurer de désespoir. Ses peignoirs ressemblaient aux capes de Liberace, ses shorts plus voyants que les soutifs des reines du burlesque. « Cantinflas » est monté sur le ring déguisé en Superman, en nonne, en Maya l'abeille et même une fois en mariée avec voile, robe longue et diadème de fleurs d'oranger ; sa spécialité capillaire était la tonsure publicitaire (contre De La Hoya, son crâne servait

d'affiche à Ernesto Zedillo, candidat du PRI à la présidence)... Halloween en permanence (sans les citrouilles) !

Une fois « Ronaldo McDonaldo » grimpé sur le ring, le public avait droit à une séance de hip-hop, une démonstration foirée de « moonwalking », un grand écart s'il était chaud et, exceptionnellement, à un équilibre sur la dernière corde du ring. Il embrassait les *round-card-girls* et distribuait des préservatifs à la foule. « Platanito » fêtait d'ordinaire ses victoires en effectuant un ou deux sauts périlleux. Le public ravi battait des mains, *las señoritas* s'éventaient pour ne pas défaillir, *los niños* roupillaient depuis perpette, *los machos* étaient pliés en quatre, le pop-corn volait dans tous les sens.

Zim ! Boum ! Boum !

À la baguette, Bernard Levitsky dit Bernard Hilda...

Tagada ! Tsoin ! Tsoin !

Le « Scary Clown » n'avait pas des moyens physiques exceptionnels, mais il compensait cette faiblesse par un courage à toute épreuve, il n'était pas très difficile à toucher, mais il touchait aussi, suffisamment en tous les cas pour avoir été deux ans champion du monde poids plume.

Son fils Jorge Paez Jr a battu à deux reprises Omar Chavez, le fils de Julio Cesar Chavez.

Page (Greg)

Comme le *Greatest*, Greg Page est né (seize ans plus tard) et mort (huit ans plus tôt) à Louisville. Il était noir, poids lourd, et il a été champion du monde comme Muhammad Ali et puis c'est à peu près tout, si ce n'est qu'il peut se vanter d'avoir envoyé Tyson sur le cul à l'entraînement.

Il aimait le basket, mais son père lui a donné le choix, s'il voulait faire du sport c'était de la boxe ou alors de la boxe, Greg choisira la boxe. Il était plutôt bon avec une nette tendance à grossir au-delà du raisonnable, mais pire que ça, il était gentil. Il subit sa première défaite face à Trevor Berbick et la deuxième face à Tim Witherspoon pour le titre WBC, il remporte celui de WBA la même année en Afrique du Sud, ce qui ne le rendra pas particulièrement populaire auprès de sa communauté, de toutes les manières il le perd à sa première défense au bénéfice de Tony Tubbs.

Après, ça va, ça vient comme son poids, il perd, il gagne et finit par arrêter les frais en 1993... payer le séjour à Las Vegas à une vingtaine de personnes ne l'amuse plus sauf que, pour éponger ses dettes, il revient sur le ring en 1996. Contre des nazes, souvent à Nashville. En 1999, à 40 ans, il prend sa revanche contre Tim Witherspoon, 41 ans, dans une réunion où les têtes d'affiche ont dépassé la date limite : Larry Holmes a 49 ans et James « Boncrusher » Smith, 46.

Tout cela finira le 9 mars 2001 au Peels Palace d'Erlanger pour un championnat du Kentucky créé pour l'occasion. À la dixième reprise, son adversaire, Dale Crowe, le pousse, déséquilibré, Greg Page tombe et son crâne heurte l'angle du ring. Pas d'ambulance, pas d'oxygène, pas même de civière, le médecin de la réunion, Manuel Medioia, est allé fumer une clope sur le parking, de toutes les manières il vient d'être suspendu. Page a une attaque sur la table d'opération, il restera paralysé du côté gauche.

Greg Page détestait dormir dans son lit médicalisé, il s'y sentait comme en prison. En essayant de s'en évader, il perdra la vie. Asphyxié.

Pages roses

« Les boxeurs, qui nous sont un fléau, nous seront, peut-être, un jour, une leçon. »

Rémy de Gourmont

Artistiquement parlant, Ray Robinson ou Roberto Duran sont les égaux de Pablo Picasso ou de John Coltrane.

Charles Farrell

Avant d'être sonné, tout le monde a un plan.

Mike Tyson

Boxez jamais contre un type laid, il n'a rien à perdre.

Wayne Kelly

C'est au plus près du danger que vous êtes le plus en sécurité.

Jack Hurley

C'est juste un métier de merde !

Lou DiBella

C'est pas le nombre de sièges qui compte, c'est le nombre de culs assis sur les sièges.

George Gainford

Ça sert à rien de frapper quelqu'un si vous lui faites pas mal.

Rocky Marciano

Ce sont les combats qui font les combats.

Teddy Brenner

Dans ce milieu, il y a plus de *schmos* que de pros.

Ron Katz

Dans la vie, vous avez pas ce que vous valez, vous avez ce que vous négociez.

Don King

De temps en temps, c'est pas mauvais d'être quelqu'un d'autre que soi.

Floyd Patterson

En boxe, il n'y a ni saints ni démons, il y a juste des réalistes.

Al Haymon

En boxe, tout est question de [rythme](#)

Ray Sugar Robinson

Gagner n'est pas la chose la plus importante, c'est la seule.

Vince Lombardi

Gagner, c'est facile, c'est quand on perd qu'il faut être courageux.

Floyd Patterson

Hercule est un mythe, j'en suis pas un.

Mike Weaver

Il n'y a pas d'anges derrière les nuages.

Michaël Dokes

Il n'y a pas de combat propre, se battre, c'est sale.

Bernard Hopkins

Il n'y a qu'un seul boxeur qui peut te battre Roberto, c'est Roberto Duran.

Ray Arcel

Il n'y a qu'une légende, c'est moi.

Roberto Duran

Il n'y a que deux choses dans la vie, la boxe et le sexe, le reste c'est des conneries.

Ernest Kennedy

Il peut courir, il peut pas se cacher.

Joe Louis

Il y a deux managers honnêtes, Jack Hurley et un autre dont j'ai oublié le nom.

Damon Runyon

J'ai gagné mon titre sur le ring, je le perdrai sur le ring.

Barney Ross

J'ai pas mal de bon sens, mais je l'utilise pas.

Larry Holmes

J'aime boxer tout le monde, j'aime blesser personne.

Maxie Rosenbloom

J'étais noir quand j'étais pauvre.

Larry Holmes

Je déteste me battre.

Ray Sugar Robinson

Je gagne plus d'argent en boxant qu'en faisant autre chose, alors, je boxe.

Jack « Le sans-pareil » Dempsey

Je ne serai pas celui que vous voulez que je sois.

Mike Tyson

Je suis pas fan de boxe.

Miguel Cotto

Je ne suis ni bon ni mauvais, j'essaie juste de survivre.

Mike Tyson

Je peux vous baiser la gueule le mardi et vous inviter à dîner le lendemain... c'est ça la boxe !

Cedric Kushner

Je suis ni un saint ni un pécheur, je suis un gladiateur.

Ray Sugar Robinson

L'adversaire le plus dangereux, c'est le plus stupide, si vous le feintez, il comprend pas.

Henry Armstrong

La boxe est barbare.

Jean XXIII

La boxe est mensonge

Don King

La boxe est totalement immorale.

Howard Cosell

La boxe, c'est comme le Zen... c'est là !

Joseph R. Svinth

La boxe, c'est de la merde !

Chris Eubank

La boxe, c'est la guerre et quand vous allez à la guerre, vous devez être prêt à mourir.

Gerard McClellan

La boxe, c'est le drame absolu.

Howard Cosell

Direct sur direct, mais pas de crochets sur un type qui travaille en crochets.

Proverbe d'atelier

La boxe, c'est les échecs avec du sang.

Budd Schulberg

La boxe, c'est toujours sérieux, jamais marrant.

Juan Manuel Marquez

La chance, c'est pour les médiocres.

Saul Alvarez

La gauche, c'est le cerveau, la droite, les muscles.

Jem Mace

La peur ? C'est se retrouver sur le ring avec Joe Louis et comprendre qu'il veut rentrer chez lui de bonne heure.

Max Baer

La poubelle de l'un fait la fortune de l'autre.

Lennox Lewis

La première année, c'est pour l'argent, après, c'est pour se venger.

Eddie Walker

La première chose qu'un boxeur perd, ce sont ses jambes, et puis, ses réflexes, et puis, ses amis.
Willie Pep

La rapidité est à la boxe ce que la jeunesse est à la beauté.
Michaël Ezra

La vérité, c'est que je hais la boxe.
Oscar De La Hoya

Le bordel aujourd'hui avec la boxe, c'est qu'il y a des types honnêtes qui s'en mêlent.
Frank « Blinky » Palermo

Le champion, c'est celui qui se relève alors qu'il peut pas se relever.
Jack Dempsey

Le crochet gauche marche sur les gauchers.
Angelo Dundee

Le meilleur boxeur est celui qui ment le mieux.
José Torres

Le mensonge est la seule activité des promoteurs.
Floyd Mayweather Jr.

Le public a perdu toute confiance envers la boxe, moi aussi.
Paul Pender

Le sang a toujours le dernier mot.
Jack Solomon

Le sang, c'est le champagne du boxeur.
Al Lacey

Le sport, c'est le rayon jouets de la vie.
Jimmy Cannon

Les batteurs et les boxeurs doivent commencer jeunes.
Pierce Egan

Les boxeurs chiants font des combats chiants.

Budd Schulberg

Les boxeurs m'ennuient.

Bob Arum

Les boxeurs ne sont pas obligatoirement illettrés.

Gene Tunney

Les combats se gagnent à la salle, sur le ring, l'arbitre vous lève le bras, c'est tout.

Chepo Reynoso

Les cordes sont l'antichambre du tapis.

George Plimpton

Les coups entrent, ils sortent pas.

Eusebio Garcia

Les dégâts que font les coups, c'est comme les icebergs, vous voyez pas tout.

Abe Simon

Les femmes ont le droit de boxer puisque les hommes ont le droit de faire du strip-tease.

Bert Randolph Sugar

Les grands boxeurs sont comme les jolies filles, ils vous brisent le cœur.

Victor Valle

Les jeunes poids lourds sont aussi imprévisibles que des poulains et ils mangent davantage.

Paddy Flood

Les meilleurs boxeurs sont laids.

William Reddish

Les meilleurs doivent boxer les meilleurs.

Oscar De La Hoya

Les poids lourds savent faire deux choses : s'asseoir et manger.

Dan Morgan

Les yeux sont en haut, frappe en bas.

Sam Langford

Mes poings ce sont d'abord mes jambes.

Georges Carpentier

Monter sur un ring c'est comme se balader dans un cimetière la nuit.

Harold Johnson

On n'enterre pas les boxeurs, on abandonne leurs corps.

Randy Neumann

On naît champion, on le devient pas.

Cassius Marcellus Clay Sr

On peut pas battre le temps.

Archie Moore

Perds ton sang-froid, tu perds le combat.

Proverbe d'atelier

Pour un promoteur, l'honnêteté est un handicap.

John Schulian

Prendre la boxe au sérieux, c'est ridicule.

Tex Cobb

Quand un de vos *sparring* vous envoie sur le cul, il est temps d'arrêter les frais.

Jose Torres

Quand vous commencez à écouter les conseils du public, il est temps d'arrêter.

Frankie Duarte

Quand vous êtes champion, vos pires adversaires sont ceux qui s'occupent de vous.

James Scott

Quelquefois, gagner un combat, c'est pire que de le perdre.

Billie Holiday

Quelquefois, une cloche peut vous apprendre un truc.

« Popeye » Woods

Quoi que ton adversaire veuille faire, le laisse pas faire.

Sam Langford

Si je touche une fois sur deux, j'ai frappé une fois de trop.

Roy Jones Jr

Si la peur vous abandonne, il vous arrivera malheur.

Aaron Pryor

Si vous allez à terre, faites pas le malin, vous relevez pas de suite.

Angelo Dundee

Si vous réfléchissez, vous êtes foutu !

Ray Sugar Leonard

Pendant que les types réfléchissent, démontez-leur la gueule.

Stanley Ketchel

Tous les boxeurs sont des putes et tous les promoteurs sont des maquereaux

Larry Holmes.

Tout le monde sait frapper, ce qui s'apprend, c'est à ne pas l'être.

Darius Ford

Tout le monde veut aller au paradis, mais personne veut mourir.

Joe Louis

C'est devant ceux qui nous sont inférieurs qu'il faut être le plus prudent.

Rollin P. Dickerson

Travaillez Superman au corps, Clark Kent va se pointer.

Leonard Jackson

Un bon entraîneur ne doit pas essayer d'apprendre à son boxeur plus qu'il ne peut apprendre.

Eddie Futch

Un technicien sans stratégie, c'est un ingénieur sans plan.

Springs Toledo

Une salle de boxe est l'un des seuls endroits où les hommes peuvent être tendres.

Katherine Dunn

Vos poings ne peuvent pas atteindre ce que vos yeux ne voient pas.

Muhammad Ali

Vous n'apprenez rien tant que vous n'êtes pas fatigué.

Eddie Sherlin

Ne frappez pas votre adversaire, passez-lui au travers.

Joe Louis

Planque ton chat si tu as tué mon chien.

Muhammad Ali

Si vous devez dire qui vous êtes, vous n'êtes personne.

Joe Louis

C'est un travail comme un autre : l'herbe pousse, les oiseaux volent et moi, je gagne.

Muhammad Ali

Le vent est vieux, mais il souffle encore.

Roberto Duran

J'aime prendre des coups, ça me fait du bien.

Tony Jackson

Palermo (Frank « Blinky »)



« Le bordel aujourd'hui avec la boxe,
c'est qu'il y a des types honnêtes qui s'en mêlent »
Frank « Blinky » Palermo

Qui dit Palermo dit Carbo, qui dit Palermo et Carbo dit combats truqués, Mafia, Lucchese, Murder Inc et le tak-tak-tak des mitraillettes Sten qui partaient à l'attaque !

Son nom est associé à l'International Boxing Club fondé en 1949 qui régnera sur le milieu tout le long des années 50. « Blinky » s'est occupé en sous-main de la carrière de nombreux boxeurs dont Virgil Atkins, Billy Fox, Clarence Henry, Arthur King, Johnny Saxton, Coley Wallace, Ike Williams (« Avec Blinky, on discutait pas »), et bien sûr de celle de Sonny Liston.

Des fois, ça se passe mal, ça foire ! Nettlow devait tenir dix reprises en face de Robinson, c'était sur ça que les vrais joueurs pariaient... avant la limite ou pas avant la limite ? et Nettlow, qu'était au courant de rien, fait mal à Ray à la troisième, Ray se fout en rogne et il étend Nettlow. Raide. Il était emmerdé... « C'était un accident », qu'il dit à Blinky, « J'ai pas fait exprès » ; et Blinky lui dit... « T'en fais pas, on peut plus rien y faire de toute façon ! »

Il sévissait du côté de Philadelphie où il s'occupait également de la loterie clandestine ; en 1961, après un procès fleuve dont le procureur n'était autre que Robert Kennedy, il sera condamné à vingt-cinq ans de prison comme Frankie Carbo, il effectuera un peu plus de sept ans de sa peine. Retiré des affaires, il est mort dans son lit en 1996.

Peter Schwarze, un peintre abstrait allemand, élève de Joseph Beuys, lui empruntera son nom et le rendra plus célèbre encore qu'il ne l'était.

Palooka (Joe)

On ne sait pas très bien d'où vient le mot « palooka » (peut-être du polonais), il désignait un boxeur nul (et même davantage) avant que Ham Fisher n'en fasse le héros du comic-strip éponyme.

La série, débutée en 1930, cessera d'être publiée en 1984, elle a eu plusieurs centaines de millions de lecteurs. Joe Palooka est la caricature du boxeur n'aimant pas trop se battre, un peu couillon, mais « brave »*. Pour distraire les GI's, il combattra les nazis tout au long de la Deuxième Guerre mondiale. Son créateur, Ham Fisher (suicidé en 1955), dit s'être inspiré de Peter Latzo qui était loin de mériter le qualificatif de « palooka ».

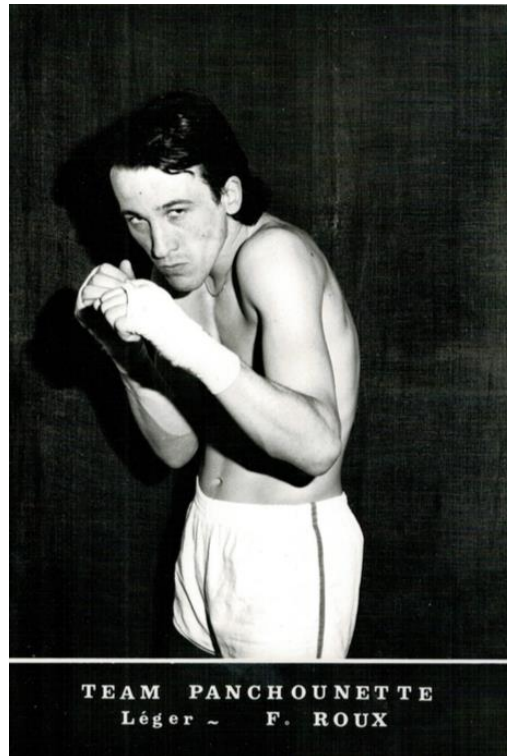
Al Capp prendra la suite de Ham Fisher au dessin avant de laisser sa place à Milton Caniff puis à Mo Leff et à Tony DiPreta. Le comic-strip publié dans près de neuf cents journaux a été plusieurs fois adapté au cinéma et à la radio.

Preuve que la fiction peut être plus vraie que la réalité, lorsque l'on demandera (*Boxing Illustrated*, février 1995) à l'historien Herb Goldman qui, à ses yeux, personnifie le mieux le « manager d'avant », il répondra : « Knobby Walsh », le manager de Joe Palooka.

Une statue de Joe Palooka décore la rue principale de Oolitic (Indiana). Elle est régulièrement vandalisée.

* Équivalent yiddish : « Lewinski ».

Panchounette (Présence)



Cf THE SHOCK
in [Exégèses](#)

Pancrace

Épreuve olympique mêlant la boxe et la lutte se pratiquant nu, seules interdictions : mordre (Tyson) et les doigts dans les yeux (Zivic).

Une version « moderne » a récemment vu le jour, elle se pratique habillé avec gants, protège-dents, coquille et protège-tibias, certains coups au visage et certaines projections sont interdits, autant dire que du pancrace, elle ne conserve que le nom.

Pane (Gina)

L'une des principales représentantes de l'art corporel (body-art), lors de ses « actions » souvent violentes, le sang coulait régulièrement. L'une de ses performances (Centro Cantoni, Legnano, 4 mai 1976) est divisée en quatre « rounds », habillée de blanc, la nuque rasée, Gina Pane porte des

moufles jacquard, elle boxe une balle bleu ciel, défonce un miroir et se roule par terre. Le discours soutenant l'œuvre convoquant les poncifs de l'époque (le simulacre, les pulsions, la rémanence, le signifiant) est d'une confusion assez notable.

Papp (Laszlo)

Laszlo Papp est le premier boxeur à avoir remporté trois titres olympiques consécutifs (Londres, 1948 - Helsinki, 1952 - Melbourne, 1956), Teofilio Stevenson et Felix Savon seront les seuls à faire aussi bien que le Magyar magique. Lors de ses trois Olympiades victorieuses, il aura disputé 13 combats, soit 39 rounds dont il ne perdra qu'un seul en finale des Jeux de Melbourne, face à Jose Torres qui sera champion du monde professionnel neuf ans plus tard. En 1960 à Rome, Laszlo aurait sûrement remporté une quatrième médaille d'or, mais Papp avait décidé qu'à 31 ans, après 300 combats amateurs dont il avait seulement perdu 12, il n'avait plus grand-chose à prouver et qu'il était peut-être temps de mettre un peu de margarine dans le goulash. Le problème étant qu'il était natif de Hongrie où le professionnalisme était interdit ; le ministère des sports fera une exception pour son sportif le plus populaire à l'étranger en lui accordant l'autorisation de passer pro à condition de ne jamais boxer à domicile. À 31 ans, Papp s'est donc installé à Vienne tout en faisant quelques allers-retours à Paris pour parfaire son entraînement ; cinq ans après, il était champion d'Europe. Il l'aurait certainement été plus tôt si, comme beaucoup de puncheurs, il n'avait pas eu les mains fragiles.

Papp, gaucher, court sur pattes, brun de poil avec une moustache à la Clark Gable, était plutôt petit pour sa catégorie, 1 mètre 65, mais c'était un technicien d'exception doublé d'un frappeur redoutable ; l'air de rien, l'un des meilleurs poids moyens de tous les temps. Les affaires de « Laci » tourneront mal lorsque le gouvernement hongrois refusera qu'il dispute aux États-Unis le championnat du monde contre le tenant du titre, Joey Giardello. Entêtement idéologique ou bien crainte de voir le héros national défait par l'ennemi, on ne le saura jamais.

Après la chute du régime communiste, Laszlo Papp mettra cette décision sur le compte de la jalousie : « Je gagnais plus d'argent qu'ils n'en gagnaient eux-mêmes et ils ne le supportaient pas. » Quoi qu'il en soit, devant cette fin de non-recevoir, Laci mettra un terme à sa carrière professionnelle. Invaincu (29 combats, 27 victoires, 2 nuls).

Après avoir raccroché les gants, Papp s'occupera de l'équipe nationale hongroise de 1972 à 1992. Il recevra ultérieurement quantité d'hommages tous plus mérités les uns que les autres, classé deuxième meilleur boxeur « olympique » par *Boxing Illustrated* en 1989, Jose Sulaiman le sacrera champion du monde « honoraire » en lui remettant une ceinture de la WBC.

Vingt-cinq ans après et sans combattre.

Paquignon (Didier)



Paranoïa

C'est l'une des structures de base sur laquelle le petit monde de la boxe est bâti. Dans un milieu où chacun se veut du mal, où vos amis les plus proches peuvent se révéler être vos pires ennemis, où l'on essaie de vous empoisonner jusque dans les vestiaires, cela se conçoit aisément. Tous les acteurs du *mundillo*, surtout ceux qui sont éloignés du premier cercle, se sentent plus ou moins exclus, victimes d'ostracisme, montrés du doigt, retranchés de la considération qu'ils méritent, ce n'est pas toujours faux.

Paret (Benny « [Kid](#) »)



Paris

L'air de rien, toute ou à peu près toute l'économie de la boxe repose sur le système des paris*, que Las Vegas – où l'on peut parier sur quel cafard va traverser le Strip sans se faire écrabouiller – soit la capitale mondiale de la boxe ne fait que le confirmer.

Les paris financent la boxe au même titre que la télévision (peut-être davantage), ils la financent légalement (les paris autorisés) et souterrainement (les paris qui ne le sont pas). Pas grand-chose à dire sur les paris autorisés sinon que, bien entendu, les cotes peuvent être trafiquées, mais pas plus, pas moins que dans les autres activités autorisant les jeux d'argent. C'est pour éviter la corruption possible et toute manipulation qu'avait été votée la loi Walker qui autorisait les combats, mais interdisait les décisions.

Les paris *underground* quant à eux représentent la partie immergée de l'iceberg, des sommes considérables y sont engagées qui retiennent toute l'attention des mafias. On peut imaginer les manipulations possibles à tous les étages de la machinerie. Les paris peuvent être truqués par les boxeurs (de la même façon qu'un jockey peut retenir son cheval, un boxeur** peut retenir ses coups : pour faire gagner quelques billets à Harry Smith, Joe Louis « portera » Don « Red » Barry trois reprises alors qu'il aurait pu gagner à la première), les managers, les entraîneurs, les organisateurs, les financiers, les bookmakers. Les uns, les autres peuvent ignorer ce qui s'est réellement passé et à quel niveau il y a eu arrangement mais, en règle générale, la complicité de tous les acteurs est requise pour que l'arnaque soit parfaitement réussie et que le public n'y voie que du feu. Les exemples connus sont légion, ce sont ceux pour lesquels les protagonistes ont eu affaire à la justice, certains commencent à l'être, d'autres ne le seront jamais.

Des sports censés être plus propres n'échappent pas aux tentations, le tennis a récemment été éclaboussé par un scandale d'envergure alors que les autorités ont accentué les dérives possibles en vendant (70 millions de dollars sur cinq ans) aux opérateurs officiels les paris « jeu par jeu », comme il existe des paris « round par round ». En France, on se souvient de l'affaire VA/OM en 1993, mais il semblerait qu'aujourd'hui 70 % des affaires concerneraient le foot et que « l'ombre des réseaux criminels asiatiques plane sur le football français » (Grégoire Fleuret in *L'Équipe*).

Gourmettes, silicon(n)e et chronomètres pour tout le monde !

* Peut-être que le capitalisme lui-même n'est qu'un gigantesque système de paris, jusqu'au XVII^e siècle, les opérations de marché à terme sont encore connues sous le nom de « paris » (**Eugen Fink**).

** Se coucher sur un coup anodin est le moyen le plus usité, mais il en est d'autres : Benny Leonard par exemple avait sûrement parié sur sa défaite devant Britton, d'où les coups bas ayant entraîné sa disqualification. L'honneur était sauf !

Pas de côté



Philippe Ramette

C'est l'esquive la plus simple après le retrait. En fait c'est un retrait, mais latéral, on sort de l'axe de son adversaire en changeant d'appui, c'est un peu l'équivalent de l'écart en course landaise, de la feinte de corps au foot, du cadrage-débordement au rugby. C'est simple et de bon goût, à utiliser de préférence sur un adversaire qui avance droit et travaille en direct, on risque sinon prendre le crochet. Le mieux (la meilleure défense est suivie d'une attaque) étant de rester assez près de son adversaire pour pouvoir remiser. En amateur, ça suffit amplement, en professionnel où les distances sont raccourcies, moins, sauf si l'on s'appelle Mike Tyson, qui le faisait, souvent, suivre d'une droite dans les reins.

Pastrano (Willie)

Il n'était qu'un môme du Vieux Carré de la Nouvelle Orléans trop gros (110 kilos de *jelly*) dont tout le monde se moquait jusqu'à ce qu'il se décide à s'entraîner la nuit pour échapper aux réflexions de vestiaire et réussisse à se débarrasser de ses kilos en trop.

C'est comme ça que Willie Pastrano a débuté. Après quelques combats à La Nouvelle Orléans, il s'installe à Miami et s'entraîne au Fifth Street Gym des frères Dundee. Willie n'aime pas

trop s'entraîner, à l'époque sa vraie passion, c'est les femmes, ce qui ne l'empêche pas d'enfiler son alliance aux lacets de sa chaussure gauche lorsqu'il monte sur le ring. Pastrano est intelligent avec un joli jeu de jambes et un bon direct du gauche, Cassius Clay l'admirait et voulait à toute force boxer avec lui lorsqu'il était encore amateur. Dundee finira par céder, Pastrano ne pourra pas toucher une seule fois le jeune Clay ! Bien qu'il ait demandé à une sorcière de lui donner une main droite, Pastrano ne frappait pas des masses (14 victoires avant la limite sur les 63 que compte son palmarès), mais il était brillant et rapide.

À dix-neuf ans, il bat un Joey Maxim sur la pente descendante, qui déclarera à la fin du combat : « Comme ça, au moins, je saurai ce que ça faisait de boxer avec moi quand j'étais jeune ! » À l'issue de son combat victorieux contre Paddy Young, tout le monde constate que Pastrano a de plus en plus de mal à faire le poids, mais lorsque Sonny Liston commence à faire le vide en poids lourd, il redescend prudemment en mi-lourd pour ne pas avoir à croiser le chemin d'un énergumène de cet acabit.

Quelques années plus tard, en 1962, Pastrano rencontre Archie Moore âgé de 48 ans, de retour dans son coin, il dit à Angelo Dundee : « C'est Mathusalem ! je peux pas le frapper, il a l'âge d'être mon père... » Non seulement Mathusalem obtient le match nul, mais d'après beaucoup, il aurait même gagné... et de loin !

À la surprise générale, Willie Pastrano s'empare du titre des mi-lourds face à Harold Johnson le 1^{er} juin 1963, après deux défenses victorieuses, il le perdra le 30 mars 1965 au bénéfice de Jose Torres qui lui infligera sa première défaite avant la limite. Ce sera la seule*, à trente ans Pastrano raccroche, un an plus tard, il cambriole les yachts amarrés à Miami pour se payer le gin, la vodka et l'héroïne dont il a besoin pour mettre un pied devant l'autre. Il fréquentera longtemps les asiles et les hôpitaux, refusera de subir des électrochocs avant de retourner à la Nouvelle Orléans où il arrivera à s'en sortir... avec neuf gosses, il était temps. Une fois définitivement désintoxiqué, Willie Pastrano regrettera que les boxeurs n'aient pas droit à un programme de réhabilitation au même titre que les anciens combattants du Vietnam.

Willie Pastrano est mort à la Nouvelle Orléans, relativement jeune, mais pas trop, 62 ans.

* Il en compte une autre qui n'en est pas vraiment une, l'arbitre l'ayant arrêté sur blessure devant Brian London, alors qu'il n'y avait pas vraiment lieu de le faire.

Patterson (Floyd)



« Floyd sait qu'il a fait des choses formidables, mais il considère qu'il n'est pas meilleur que n'importe qui. »

Charles Farrell

Après avoir battu à Chicago, le 30 novembre 1956, par K.-O. au cinquième round, Archie Moore qui aurait pu être son père et qui était à l'époque un mi-lourd bien décidé à gagner la grosse galette dans la catégorie supérieure, Floyd Patterson a longtemps été considéré comme le plus jeune champion du monde des poids lourds. Il avait 21 ans, 10 mois et 22 jours lorsqu'il a battu « La Vieille Mangouste » qui, décidément, n'arriverait jamais à s'imposer lors de ses incursions chez les lourds. Patterson a aussi été le premier champion du monde des poids lourds à reconquérir son titre. Moins glorieux, il a été le boxeur qui a été le plus souvent à terre en championnat du monde : 16 fois ! Pour toutes ces raisons, Floyd demeurera dans l'histoire même si, depuis, ses exploits sont soit dépassés soit oubliés, quelquefois injustement ; en effet, alors que Mike Tyson est désormais tenu comme étant le plus jeune champion du monde des poids lourds, il ne l'a été que pour une seule fédération (la WBC) sur les trois existantes alors que Patterson a remporté le titre indiscutable... en 1956, il n'y en avait qu'un seul. Quand on lui faisait remarquer ses fréquents voyages au tapis, il avait l'habitude de répondre : « Je suis peut-être le type qui a été au tapis le plus souvent, mais je suis aussi celui qui s'est toujours relevé. »

De son temps déjà, Floyd Patterson était un « petit » poids lourd, il ne pesait pas beaucoup plus que la limite inférieure de la catégorie, il avait d'ailleurs été champion olympique des poids moyens à Helsinki en 1952 et commencé sa carrière en professionnel chez les mi-lourds, sûrement sa vraie catégorie. Il n'était pas très grand (1 mètre 83), à ses débuts, sur les conseils de Cus d'Amato, il avait adopté une garde bizarre : les deux poings à la hauteur du visage, que les journalistes ont vite fait de baptiser « Peekaboo ». Le Peekaboo est un jeu d'enfant : on tient les deux mains sur son visage avant de les écarter par surprise en criant « Peekaboo ! », le gosse en face fait semblant d'avoir peur et c'est lui qui s'y colle... « Peekaboo ! »

Pour tout arranger, Floyd est modeste, timide et ne court pas après les journalistes, il a toujours l'air de s'excuser d'être là, les chroniqueurs sportifs l'ont surnommé « Freud » Patterson. On le voit... a priori, pas de quoi en faire un « grand » champion.

Au début, pourtant, les méchantes fées se sont penchées sur son berceau avec toute l'application dont on les sait capables : il est né dans une cabane en planches à Waco en Caroline du Nord, troisième d'une famille de onze enfants. Son père est ouvrier agricole, sa mère, femme de ménage ; poussée par la misère, la famille émigre à New York. Patterson grandira dans le quartier pourri de Brooklyn où Mike Tyson passera son enfance quelques dizaines d'années plus tard : Bedford-Stuyvesant. À onze ans, il ne sait ni lire ni écrire, il ne parle presque pas, il a l'habitude de se cacher aussitôt qu'il le peut, de ne regarder personne en face, de fuir le monde ; à huit ans, il sèche l'école pour se réfugier dans les tunnels du métro. Il n'aime personne, il ne s'aime pas davantage, il griffonne son visage sur les photos.

Tous les désespoirs lui étaient permis.

Comme il se doit, il sombre dans la délinquance ; ne pouvant rien en tirer, sa mère le confie à un institut spécialisé, l'école Wiltwyck, où il découvrira la boxe. Il y apprendra – aussi – à écrire avant d'intégrer un collège pour enfants perturbés. À quatorze ans, il s'entraîne au Gramercy Gym sous la direction de Cus « Gepetto » d'Amato dont il sera le premier Pinocchio. Après qu'ils se seront embrouillés pour une histoire de fric, Cus dira de Floyd qu'il était « (d')ailleurs »... « Pour moi, il est resté une espèce d'inconnu ! »

Après sa médaille d'or olympique, Patterson passe professionnel. Pour son premier combat, il touchera 300 dollars, durant toute sa carrière il en gagnera 2 500 fois plus, ce qui constitue un record pour l'époque et une assez belle somme (8 millions de dollars) aujourd'hui encore.

Quatre ans après Helsinki, il est celui qui succède à Rocky Marciano qui a mis fin à sa carrière sans avoir jamais connu la défaite. Il défend ensuite victorieusement son titre deux fois, non sans avoir visité le tapis face à chacun de ses adversaires pourtant soigneusement choisis pour ne pas l'inquiéter outre mesure : Peter Rademacher, dont c'était le premier combat professionnel, et Roy Harris de Cut and Shoot (Texas), qui deviendra avocat après avoir raccroché les gants.

Au Yankee Stadium, le 26 juin 1959, Ingemar Johansson fait mentir le proverbe : « Ne parie jamais sur l'homme blanc ! », il envoie l'infortuné Patterson sept fois à terre.

- Un Suédois ! Se faire filer en l'air par un Suédois... jamais vu ça de ma vie... jamais !
- J'ai pas vu sa droite ! Il a une droite comme un marteau !
- Et toi, t'es con comme une enclume !

C'est ce qui s'était dit dans son vestiaire désert. Les vestiaires déserts sont la première punition du vaincu... qu'il comprenne bien qu'il n'est plus personne, tout juste celui qui *a été*, que tout ce qu'il avait lui a été retiré, que sa ceinture, il peut aller la fourguer au mont-de-piété ou la regarder prendre la poussière dans la vitrine du living-room ; qu'il n'est plus rien, juste un mort-vivant. De quoi ne plus jamais remonter sur un ring, mais Patterson l'a fait, malgré toute la honte qui l'accablait et tous ceux qui se foutaient de sa gueule parce qu'il s'était fait étendre par un Suédois, le Viking aurait-il brandi de sa main droite l'effroyable « Marteau de Thor ». Pendant un an, il avait rasé les murs et porté des lunettes noires, mais en battant Ingemar Johansson à New York, le 20 juin 1960, par K.-O. à la cinquième reprise, il avait été le premier champion du monde des poids lourds à reconquérir son titre. Neuf mois plus tard, à Miami, il gagnera la belle par K.-O. au sixième round, non sans avoir été à terre lors du premier.

Ce n'était un secret pour personne, Patterson était fragile. Dans ces conditions, d'Amato a essayé d'éviter de lui faire rencontrer Sonny Liston aussi longtemps qu'il était possible de le faire, mais il a bien fallu s'y résoudre. Lui faire affronter une machine à tuer capable d'assommer un rhinocéros de sa droite comme de sa gauche, c'était l'envoyer au massacre.

Ce qui ne manquera pas d'advenir, et les plus sombres prédictions de se réaliser.

25 septembre 1962, Comiskey Park, Chicago, Patterson sera K.-O. en deux minutes et six secondes.

Sa honte est telle qu'il quitte la salle le visage dissimulé derrière des lunettes noires et une fausse barbe.

- Enlève ton masque, on t'a reconnu !

22 juillet 1963 au Convention Center de Las Vegas, Floyd tiendra quatre secondes de plus...

- Va te cacher !

Il boxera pourtant dix années supplémentaires durant lesquelles il disputera deux championnats du monde et un tournoi éliminatoire pour le titre mais, surtout, il rencontrera deux fois Muhammad Ali.

Une première fois en 1965 à Las Vegas. Bien qu'âgé de seulement sept ans de plus qu'Ali, Patterson appartenait à une autre génération d'Afro-Américains, plus docile et plus respectueuse... la semaine : la salopette aux champs ou le gilet rayé à l'office, le tablier blanc en cuisine ; le dimanche : la chemise amidonnée phosphorescente à force d'être blanche, la cravate, le tailleur, le chapeau avec la voilette, les hymnes !

Patterson s'était très tôt engagé aux côtés de Martin Luther King... modéré dans ses opinions, doux, discret, jamais un mot plus haut que l'autre, juste l'inverse du tonitruant Ali ou du sinistre Liston. Il était partisan de l'intégration jusque dans sa vie personnelle, sa première femme était blanche et comme le fait justement remarquer Howard Bingham, à l'époque de Jack Johnson, cela aurait fait de lui le méchant ; Ali, marié à Sonji Roi et ne fréquentant que des loutes « égyptiennes », aurait été le bon Noir : celui qui reste à sa place et ne fraye qu'avec les femelles de sa couleur. Lorsque Patterson avait été obligé, sous la pression du voisinage, de revendre la maison qu'il avait achetée dans un quartier blanc, Ali lui avait apporté un bouquet de carottes. Il avait surnommé Floyd « Le Lapin » et le traitait régulièrement d'« Oncle Tom » et de « Grand Espoir blanc ». Comme pour Frazier plus tard, Ali réussira à se faire passer pour plus « Noir » que Patterson alors qu'objectivement il l'était beaucoup moins.

Patterson était un libéral pour libéraux, le premier boxeur noir à être utilisé par l'aile gauche du parti démocrate, coqueluche d'Eleanor Roosevelt, il fricotait avec les gauchistes de Park Avenue pas encore éblouis par l'aura menaçante des Black Panthers. Aussi éloigné de Liston, le gangster

qui n'aimait que le rythm' and blues, que d'Ali, le Musulman noir yéyé, il faisait office de parfait alibi à l'usage de l'*establishment*, d'exemple pour les partisans des droits civiques... un croisé chrétien, un guerrier pacifiste !

À moins qu'il n'ait été... un idiot utile.

Patterson était sincère, profondément convaincu qu'il avait pour mission de battre Ali non seulement parce qu'il croyait être meilleur boxeur que ce jeune garçon inexpérimenté, ne sachant pas boxer au corps et dont il pensait qu'il ne frappait pas, mais aussi pour prouver la supériorité de sa religion (catholique) et de ses opinions politiques (démocrates). « Je suis noir et fier de l'être, mais je suis américain avant tout. Je ne suis pas stupide au point d'ignorer que les Noirs ne jouissent pas encore de tous les droits et de tous les privilèges des autres Américains, mais je sais que nous les obtiendrons un jour. Clay a fait une erreur en rejoignant les Musulmans noirs... c'est comme s'il avait rallié le Ku Klux Klan. Battre Clay sera ma contribution à la lutte pour les droits civiques. Je m'arrose le droit de dire que les Musulmans noirs sont une menace envers les États-Unis d'Amérique et envers les Noirs de ce pays. J'ai le droit de dire que les Musulmans noirs puent, je n'ai que du mépris pour les Musulmans noirs et ce qu'ils représentent. Cassius Clay doit être battu et les Musulmans noirs doivent être exclus du monde de la boxe. Je vais rendre le titre aux États-Unis d'Amérique ! »

Coup de cymbales !
Roulement de tambours !

À l'époque tout un tas de gens, en majorité blancs, auraient voulu voir celui que Liston avait réduit en compote, juste en montant sur le ring, faire fermer sa grande gueule au nouveau champion du monde pourtant plus jeune que Patterson, plus grand que Patterson, plus fort que Patterson avec une envergure largement supérieure à celle de Patterson. Même dans les domaines où Patterson n'était pas mauvais : vitesse de bras, jeu de jambes, Ali était meilleur que lui.

Choc des civilisations !

À l'époque, Elridge Cleaver et ses partisans portaient une haine mortelle à Patterson et aux « guignols dans son genre ».

Comme cela arrive quelquefois, un combat de boxe n'était pas seulement un combat de boxe, mais un événement « politique » et Patterson, à qui l'époque n'était pas plus favorable que ses capacités sportives ne l'étaient comparées à celles d'Ali, en fera les frais.

Le combat avait lieu le 22 novembre 1965, deuxième anniversaire de l'assassinat de John F. Kennedy à Dallas. Il avait plu à torrents dans le désert, 8 000 personnes avaient laissé un quart de million de dollars dans les caisses du Convention Center, Eddie Fisher, tout juste divorcé d'Elisabeth Taylor, a chanté le *Star-Spangled Banner*, Patterson arborait un superbe peignoir de velours rouge, Ali le genre de sortie de bains qu'affectionnent les retraités de Miami Beach.

Il n'y eut pas réellement de combat et le spectacle fut pénible à regarder.

Bien qu'il n'eût pas donné un seul coup durant trois minutes, le 1^{er} round fut le pire de tous, Patterson ne put jamais seulement s'approcher d'un Ali dansant tout autour du ring comme un poids léger sans cesser d'insulter le pauvre Floyd, les pieds collés au sol... « Lapin ! Oncle Tom ! Lapin ! Oncle Tom ! Lapin ! Lapin ! », ce qui était le moyen le plus perfide de blesser Patterson, plus sensible aux mots qu'il ne l'était aux coups.

À partir de la 2^e reprise, Ali a commencé à boxer, c'est-à-dire à frapper Patterson où il voulait, quand il voulait, comme s'il avait été un sac. Il aurait pu mettre fin au combat n'importe quand, mais il laissait Patterson récupérer pour prolonger sa punition.

Un chat jouant à la souris.

Au 3^e, Patterson s'est déchiré un muscle au niveau des lombaires, mais avec l'espèce de masochisme forcené le caractérisant, il refusera d'abandonner. Au 10^e, l'arbitre, Harry Krause, lui

a demandé : « D'homme à homme, Floyd, tu veux vraiment continuer ? » et Floyd de répondre : « Oui, s'il vous plaît. » Sagement, Krause l'arrêtera au 12^e, lui évitant l'humiliation qu'il souhaitait : être mis K.-O.

– Il titubait, ses coups n'avaient pas plus de force que ceux d'une vieille femme !

Aucun boxeur ne s'est autant excusé que Patterson, s'il avait été jusqu'au bout de sa démarche, il se serait excusé d'être né, lorsqu'il présentera ses excuses à Franck Sinatra pour sa piètre performance, le chanteur qui lui avait pourtant dépêché son médecin personnel lui tournera le dos...

– J'ai compris... j'ai pris la porte ! »

La seconde rencontre avec Ali se déroulera en septembre 1972 au Madison Square Garden dans une ambiance plus apaisée. Ali avait récupéré sa licence*, mais il n'était plus champion et ne virevoltait plus autant, Patterson avait 37 ans, il avait déjà enterré quelques-uns de ses collègues (Sonny Liston, Zora Folley, Eddie Machen), il n'avait pas davantage de chances de gagner que lors de la première confrontation, mais Ali évitera de trop forcer pendant le premier tiers du combat avant de se mettre en route au 6^e round, l'arbitre arrêtera les frais au 7^e, Floyd était coupé de partout. Ali félicitera « Le Lapin » pour son courage, Patterson s'excusera de ne pas avoir pu mieux faire, on lui posera sept agrafes au-dessus de l'œil gauche, les 17 378 spectateurs s'empresseront d'oublier le combat et la messe sera dite, Patterson arrêtera définitivement les frais. Comme l'a dit Arthur Daley : « Ainsi s'achevait le destin triste et touchant d'un perdant né. »

Il se reconvertira dans l'administration sportive, membre de la Commission sportive de l'état de New York de 1977 à 1984, il en sera le Président de 1995 à 1998. Adversaire déterminé d'une interdiction de la boxe : « Je viens du ghetto, j'en suis sorti grâce à la boxe, si vous interdisez la boxe, vous interdisez à ceux qui sont dans le ghetto d'en sortir » ; il mènera une campagne couronnée de succès pour l'adoption des gants sans pouce destinés à réduire les blessures aux yeux.

Atteint de la maladie d'Alzheimer les huit dernières années de sa vie, il mourra d'un cancer de la prostate en 2006, laissant l'image étrange d'un « gentil » guerrier, d'un martyr poursuivant avec une curiosité morbide les démons de sa profession, d'un humaniste égaré dans un monde où l'homme est un tas de viande ; bien trop complexe pour être compris et estimé par le milieu. Si l'on oublie son image un peu brouillée, en partie par sa faute, et si l'on examine avec un peu d'objectivité son palmarès, sachant que Patterson n'était pas vraiment un poids lourd, on peut en conclure que Floyd est aujourd'hui plutôt sous-estimé. Il faut garder en mémoire qu'au début des années 60 Ruby Goldstein comparait la rapidité de bras et la vitesse de déplacement de Cassius Clay à celles de... Patterson ! Si l'on excepte sa défaite surprise face à Ingemar Johansson, Floyd n'a vraiment perdu (il avait sûrement gagné son premier combat contre Jerry Quarry) que contre deux phénomènes : Sonny Liston et Muhammad Ali, et deux très bons boxeurs : Joey Maxim et Jimmy Ellis, tous deux champions du monde.

À défaut d'être un très grand poids lourd, il aurait pu être le meilleur poids mi-lourd de sa génération ; grâce à la multiplication des catégories, il serait de nos jours un lourd-léger d'exception.

* Sous la plume de Gay Talese, Patterson avait publié une
« Défense de Cassius Clay » dans *Esquire*.

Patterson (Tracy Harris)

Fils adoptif du précédent, entraîné par le précédent. Né le lendemain de la Noël 1964 en Alabama, émigré avec sa mère à New Paltz (New York). Deux fois champion du monde, premier boxeur à remporter un titre mondial comme son père. Tracy Harris-Patterson a gagné celui des super-coq en battant Thierry Jacob par K.-O., son règne durera deux ans avant qu'Hector Acero-Sanchez n'y mette fin. À l'issue du combat, il se séparera de son entraîneur de père pour le remplacer par Tommy Parks. Il remportera le titre des super-plume, titre qu'il détiendra seulement six mois, détrôné (de justesse) par Arturo Gatti, plus lourd et plus puissant que lui.

En définitive, un palmarès très honorable : 73 combats, 63 victoires, 8 défaites, 2 matches nuls.

Réconcilié avec son père, la même femme depuis une éternité, cinq enfants, un boulot dans l'administration pénitentiaire, Tracy Harris-Patterson vit toujours à New Paltz où il entraîne des jeunes gens.

Alors qu'il a été un très bon boxeur, vaillant, solide, doté d'une bonne technique et d'une frappe respectable, il ne fait pas rêver davantage que son père adoptif ne le faisait...

Pattes d'ours

« Pour améliorer vos gestes avec précision lors des combats, les pattes d'ours de boxe s'avèrent incontournables. Utilisées lors des entraînements par les boxeurs amateurs comme professionnels, elles intègrent ce qu'on appelle des mitaines pour bien placer les doigts. Rondes ou longues et d'un poids léger, elles sont souvent conçues en cuir et rembourrées de mousse pour un amortissement maximal des coups. »

Pauvres (Petites Sœurs des)

« Quel est le point commun entre un boxeur et un donateur ? » : « Eh bien, le boxeur et le donateur peuvent dire tous les deux : "Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir !" »

Pavilla (François)

Mort des suites d'une opération du décollement de la rétine quatre mois après son combat perdu (enfin... perdu, faut voir !) contre Marcel Cerdan Jr.

Pazienza (Vinnie)

« La douleur disparaît, le sang arrête de couler.
Je suis un guerrier.
Les guerriers ont des cicatrices. »
Vinny Paz

Pazienza veut dire patience, *Paz* veut dire paix, autant dire que Vincenzo Edward Pazienza *aka* Vinny Paz porte mal son nom et son diminutif. Vinny compte à peu près autant de combats avec ses copines que sur le ring. Il se vante d'avoir couché avec plus de *mille e tre* femmes pour la plupart professionnelles ou stars du porno, alors qu'il n'a rencontré que *fifty six* adversaires sur le ring.

Vinny Paz est une caricature, un petit bonhomme « bigger than life », une espèce de Fabrice Bénichou au carré, un punk à chien né dans la classe moyenne dont il n'a jamais abandonné les valeurs.

Lors de la première partie de sa carrière, Paz est un battant spectaculaire dont la boxe est tout entière tournée vers l'agression... je ferme les yeux et je balance la purée ! 36 combats, 5 défaites seulement, dont la première face à un Français inconnu, Abdelkader Marbi qui, en Italie, lui ouvre les arcades à coups de boule, puis devant Greg Haugen, Roger Mayweather, Hector Camacho et Loreto Garza, tous bien meilleurs boxeurs que lui... ce qui n'est pas un exploit. Au passage, il récolte tout de même deux titres de champion du monde dans deux catégories de poids très éloignées l'une de l'autre, les légers et les super-welters.

VRAOUM !

BANG !

Assis à la place du mort, il prend une bagnole sur les genoux. Cou cassé, deux vertèbres fracturées, une autre déplacée, le canard est encore vivant ! Les médecins le préviennent : va falloir qu'il trouve un petit boulot pépère, bien heureux s'il peut aller chercher ses céréales au coin de la rue appuyé sur un déambulateur.



« Vous allez voir ce que vous allez voir ! » Paz n'est pas du genre à écouter les toubibs, ni à les croire ni à leur obéir. Si « Le Diable de Pazmanie » se trimballe avec une « auréole », un appareillage assez barbare : un cercle d'acier vissé dans le crâne maintenu par quatre tiges, il continue de s'entraîner en secret au fond de son garage. Un an et un mois après son crash, le type qui devait même plus pouvoir marcher est sur le ring face à Luis Santana et il gagne aux points en douze rounds, entamant une série victorieuse de neuf combats, récupérant au passage deux titres chez les super-moyens : IBO avant la limite face à Dan Sherry et IBC aux points face à... Roberto Duran qui, pour être honnête, s'il n'avait pas encore été admis en maison de retraite, n'était plus tout à fait Roberto Duran.

Paz subira sa première défaite des poings de Roy Jones Jr* (K.O. à la 6^e reprise) pour le titre IBF avant de récupérer celui de la WBU en battant avant la limite Dana « Dangerous » Rosenblatt pour la première et la seule fois de sa carrière ; le « Rocky Marciano juif » prendra sa revanche trois ans plus tard pour le titre IBO. Après avoir échoué pour le titre WBC face à Eric Lucas, Vinny Paz signera sa 50^e victoire pour son dernier combat le 27 mars 2003 en battant Tocker Podwill, l'un des 276 vainqueurs de Reggie Strickland.

Si l'on ne peut évidemment pas mettre en cause le courage de Vinny Paz, quand on remonte sur le ring après s'être fait dévisser son auréole, quand on ne recule pas alors que l'on pisse le sang par tous les pores (un peu par les arcades aussi), on ne peut pas vraiment être traité de dégonflé sans risquer de se faire empaler par ses supporters ; ce qui n'empêche pas, lorsque l'on examine les

choses avec une certaine rigueur, de s'apercevoir que Bill Cayton lui a prudemment évité les « gros » : Nigel Benn, Chris Eubank, Bernard Hopkins, Gerard McClellan, Michael Nunn ou James Toney.

La vie en dehors du ring de Vinny Paz se révélera encore plus compliquée que ne le laisse supposer son slalom entre les titres, invité un jour à la Playboy's Mansion, on le retrouve le lendemain menotté entre deux flics ; on ne compte plus ses arrestations ni ses inculpations, notamment pour « violences domestiques ».

Sur son site (un peu foutraque), on peut acheter du rosé pétillant étiqueté à son nom. Évidemment, il est en procès avec les producteurs de son biopic, *Bleed for This*, avec lesquels il s'entendait à merveille au tout début... lorsqu'il s'agissait de prendre des *selfies* plutôt que de passer à la caisse.

* Pour ce combat (parfaitement déséquilibré), Roy Jones sera le premier boxeur de l'ère Compubox à ne pas encaisser un seul coup pendant un round entier.

Pègre

« La boxe groupe une extraordinaire multiplication d'individus. On y trouve en abondance du métèque et de la vedette de cinéma, de la poule de luxe et du roseau pensant, du gars d'Aubervilliers et du B.O.F... Pourtant, la majorité de l'assistance se compose principalement de messieurs qui ont du graffiti dans le casier. »

San Antonio

Traditionnellement, la boxe et la pègre font bon ménage. Les boxeurs sont quasiment tous issus des classes dangereuses, la boxe a longtemps été une activité clandestine, les paris sont monnaie courante, les sommes mises en jeu peuvent atteindre des niveaux considérables, tout est réuni pour que la pègre ait naturellement investi dans une activité proche de ses valeurs (virilité, violence, sens de « l'honneur »). Le milieu traditionnel est plus éloigné sociologiquement et culturellement de l'industrie pharmaceutique, de l'art contemporain ou de la recherche fondamentale que de certains sports, il est donc logique que ses membres fréquentent les casinos de Las Vegas plutôt que les galeries de Manhattan. C'est un état de fait qui semble ignorer les frontières, au Japon, la boxe est « traditionnellement » liée à la pègre, les yakuzas s'intéressent aux boxeurs plus qu'aux sumotoris.

Pellone (Tony)

Ciro Pellone *alias* Tony Pellone *alias* Jimmy Pell *alias* Tony Pell *alias* Young Tony et, peut-être, Jerry Pell, était considéré comme un *gate keeper* à la fin des années 40, si on le battait, on pouvait accéder à l'échelon supérieur. Étant donné son nombre d'*alias*, on peut supposer que la porte qu'il gardait était du type « à battants ».

Pep (Willie)

« Willie Pep est le seul boxeur pour lequel je paierais ma place. »
Joe Louis

« They call Ray Robinson the best fighter, pound for pound.
I'm the best fighter, ounce for ounce. »
Willie Pep

Le « danseur de claquettes avec des gants de boxe » est considéré comme le meilleur poids plume de tous les temps, s'il en avait eu un tout petit peu plus dans les mains, il serait peut-être même carrément considéré comme le meilleur boxeur de tous les temps... Robinson, c'est la prose, Pep, la poésie ! Si l'on essaie d'être un tout petit peu objectif, on constate que dans sa catégorie il n'a gagné qu'une seule des quatre rencontres qui l'ont opposé à Sandy Saddler et que, sur les 229 victoires que compte son palmarès, 65 seulement ont été obtenues avant la limite*. En revanche, il est difficile de refuser à Willie Pep une place parmi les meilleurs boxeurs défensifs de tous les temps. Ray Famechon a dit à son propos : « J'ai passé une heure sur le ring avec lui et je ne l'ai jamais vu » ; tout le monde connaît l'histoire du pari qu'il fait à trois journalistes : gagner un round sans envoyer un seul coup. Jackie Graves en sera la victime le 25 juillet 1946, il trébuchera de fatigue à deux reprises au 3^e round de leur rencontre et *Will o' the wisp* (« le Feu follet ») gagnera son pari (100 dollars x par 3). Il est, sans nul doute, le boxeur dont les déplacements ressemblent le plus à ceux d'un torero se replaçant face au toro.

Né Guglielmo Papaleo le 22 septembre 1922 à Middletown, il boxe en amateur dès l'âge de 15 ans, ça tombe bien, dans le Connecticut les amateurs peuvent toucher un peu d'argent et la famille Papaleo ne roule pas sur l'or. Les gosses affamés de la Grande dépression, jetés les uns contre les autres, les côtes saillantes, les genoux cagneux, se battent comme des chiens galeux pour ramener quelques dollars à la maison. La *Mamma* voudrait bien qu'il arrête, le *Papa* qu'il boxe deux fois par semaine. En 1938 à Norwich, il est opposé à un jeune garçon inconnu qui pèse dix kilos de plus que lui, il demande à son entraîneur s'il le connaît : « Non, mais il doit pas être bien malin pour vouloir boxer contre toi », le jeune garçon s'appelle Walker Smith, il sera mieux connu plus tard sous son pseudo : Ray Robinson. Le petit Papaleo rentre chez lui avec le nez doublé de volume, la *Mamma* pleure...

Willie passe professionnel en 1940, deux ans plus tard, il est champion du monde (victoire sur Albert « Chalky » Wright) à la surprise générale, il perdra son titre le 29 octobre 1948 face à... Sandy Saddler ! il récupère sa couronne contre le même le 11 février 1949 avant de la perdre une fois pour toutes le 8 septembre 1950 face à... Sandy Saddler ! Il échouera une dernière fois le 26 septembre 1951 dans un combat pour le titre contre... Sandy Saddler ! Il disputera ensuite plus de 70 combats dont il perdra le dixième.

Même pour son époque, Willie Pep a disputé un nombre impressionnant de combats (241), mais surtout, étant donné sa prudence et son manque de frappe (un peu comme Maxie Rosenbloom), il a disputé (un peu comme Maxie Rosenbloom) un nombre invraisemblable de rounds : 1956 ! soit presque cent heures entre les cordes... de quoi – même si l'on a esquivé tout ce que l'on a pu et même davantage (un peu comme Maxie Rosenbloom) – souffrir de *dementia pugilistica* (un peu comme Maxie Rosenbloom).

Ce qui ne manquera pas de se produire.

* Ce qui ne l'a pas empêché de demander à l'un de ses anciens adversaires qu'il ne reconnaissait pas : « Couche-toi, ça va peut-être me revenir ! »

Perdre

« [...] le sujet sait, par expérience, que derrière les obstacles qui se laissent trop aisément surmonter, la déception l'attend. Il cherche donc l'obstacle insurmontable, le rival imbattable, l'objet insaisissable. Plus que jamais le désir vise le succès. Mais il n'a que faire des succès faciles [...] seules les causes perdues l'intéressent. »

René Girard

« Plus je vis parmi les artistes, plus je suis convaincu

qu'il sont des imposteurs du moment qu'ils ont le moindre succès. »

Marcel Duchamp

« Celui qui se bat peut perdre, mais celui
qui ne se bat pas a déjà perdu. »

Bertolt Brecht

Les boxeurs ne gagnent jamais, ils perdent toujours à la fin. Ils n'ont de cesse de le faire, ils y mettent tout l'acharnement dont ils sont capables ; le destin a vite fait de rattraper ceux à qui l'on refuse cette onction, Rocky Marciano, champion du monde poids lourd de 1952 à 1956, s'est tué dans un accident d'avion quelques années après s'être retiré invaincu.

Chacun de ceux qui regardent, depuis la salle plongée dans l'obscurité, ce qui se passe sur un *socle* et en pleine lumière, est persuadé que les deux protagonistes sont là pour gagner, c'est une erreur, ils sont là pour perdre ou, tout au moins, pour apprendre à perdre.

C'est ce qu'aucun boxeur ne peut admettre, c'est ce que Marvin Hagler ne comprendra jamais, c'est ce que j'ai compris, pour ma part, vingt ans ou presque après avoir vu mon premier combat et m'être imaginé que, lorsque le temps serait venu, je deviendrais Marcel Pigou ou plutôt, tant qu'à faire, Ray « Sugar » Robinson.

Pour mon 5^e combat, le 19 avril 1975, à Fumel, lors d'une réunion dont la vedette était Freddy Skouma (champion d'Europe professionnel, poids welter, il disputera deux championnats du monde qu'il perdra), je rencontrais Abderehmaiine Benrezkallah qui avait perdu son dernier combat par K.-O. Le problème étant que, s'il avait perdu ce combat contre Rufino Angulo (futur champion de France professionnel, poids mi-lourd, Rufino disputera, lui aussi, deux championnats du monde qu'il perdra), il avait gagné deux fois... face au même ! *

À la fin de la première reprise, je suis rentré dans mon coin en pleurnichant comme un gosse... « Il m'a fait mal ! »

« J'ai vu ! », m'a répondu mon entraîneur, Claude Puygrenier, en rajoutant, sûrement pour me consoler ou rassembler ce qui me restait d'énergie et de volonté : « Toi aussi, tu lui as fait mal... » Deux minutes plus tard, il jetait l'éponge et je venais de subir ma première défaite. Je savais maintenant que, en plus d'être fragile mentalement, je l'étais aussi physiquement ; que, comme je ne frappais pas, je ne serais jamais Marcel Pigou et encore moins Ray « Sugar » Robinson ; que ma femme pouvait partir avec un minable ; que mon père mourrait, ma mère aussi, et moi après.

Les combats qui suivront, j'apprendrai d'autres choses encore et d'autres vertus, dont la modestie.

Surtout.

Je n'avais jamais douté de mes dons (on ne cessait de me les vanter), jamais douté, non plus, que cela suffisait pour voir le monde à mes pieds.

Cela ne suffit pas.

Je le sais.

Maintenant.

Ce que je crois savoir, c'est que la défaite nous en apprend davantage sur nous et sur le monde que la victoire.

Ce que je pense, c'est que les boxeurs veulent « inconsciemment » perdre pour approcher quelque chose qui s'éloigne dans la victoire ; qu'il y a dans la victoire quelque chose qui résiste et que l'on apprend lorsque l'on perd ; que ceux qui perdent savent quelque chose qu'ignorent ceux qui gagnent. On ne peut pas, sinon, comprendre pourquoi les boxeurs mettent un tel acharnement à perdre... au moins une fois, pour voir ce que ça fait ! Ils y gagnent, en général, une épaisseur, une humanité qui leur manquait auparavant.

* Ce qui veut dire que j'ai perdu (en amateur) contre un type (Abderehmaiine Benrezkallah) qui a gagné deux fois contre un type (Rufino Angulo) qui a été battu en championnat du monde (professionnel) par Charles « Prince » Williams »

qui avait perdu l'un de ses premiers combats contre Reggie Gross
qui a été battu par Mike Tyson dont j'ai écrit la biographie...
le monde est aussi petit qu'un labyrinthe !

Perez (Pascual)

La valeur n'attend pas le nombre des années, la grandeur n'est pas proportionnelle à la taille, Pascual Perez mesurait à peine 1 mètre 50. Pas tout à fait un nain, mais presque. Médaille d'or aux Jeux olympiques de Londres en 1948, Perez passera pro à 26 ans, l'âge où d'ordinaire on raccroche les gants. Pressé par le temps, il gagne 21 de ses 22 premiers combats par K.-O. (la majorité face à des débutants ou à des types ayant perdu tous les combats qu'ils ont livrés) avant de concéder un match nul face à Yoshio Shirai, le premier champion du monde japonais, au Luna Park Stadium de Buenos Aires, sous les yeux du Général Peron en pardessus sombre. Perez s'emparera de la couronne mondiale face au même adversaire, en 15 rounds et au Japon, sous les applaudissements de 100 000 Argentins suivant la retransmission du combat depuis la Plaza de Mayo aux cris de « Viva Peron ! », « Viva Perez ! » À l'aéroport de Buenos Aires, le général Peron dans un veston clair sera le premier à féliciter le premier champion du monde argentin. Contre toute logique, la belle aura lieu au Japon, outré par l'attitude déloyale du Japonais qui le frappe alors qu'il récupérait son protège-dents, Perez abrègera les débats en gagnant par K.-O. à la cinquième reprise. Il perdra son premier combat quatre ans plus tard en 1959 et son titre l'année suivante, mais Pascual Perez continuera de boxer jusqu'en 1964 alors que la générosité de son style était un obstacle majeur à une longue carrière, davantage encore que sa petite taille l'obligeant à adopter un style généreux.

CQFD.

Considéré comme le meilleur poids mouche de tous les temps, on peut avoir quelques doutes à ce propos lorsque l'on examine son palmarès avec soin, Pascual Perez n'a gagné que contre des types ayant tout le temps perdu et tout le temps perdu contre les autres.

Perez (Victor « Young »)

Né à Tunis, Victor dit « Young » Perez a montré la voie à tout un tas de boxeurs d'Afrique du Nord qui viendront chercher gloire et fortune en France ; encore heureux, la plupart d'entre eux ne subiront pas son destin tragique. Tout le début de sa carrière, le jeune homme boxe des types du genre Tayeb, Zerbib, Brami, Mola, Fredo ou Bob Omar dans des endroits improbables comme le cinéma Palmarium (on imagine l'affaire : la foule qui se presse, les gosses qui braillent, les mousmées et leurs youyous, les cacahuètes qui volent, les barbeaux jetant leur casquette blanche en l'air). Les affaires sérieuses commenceront à Paris, l'avant-veille de Noël 1928, au Sporting, contre un dénommé Lucien Beauvais qui fait ses débuts, Victor Perez se contentera de faire match nul ; la veille de la Saint-Sylvestre il battra un autre débutant, Henri Dherbonez. C'est parti ! 1929 : 15 combats ; 1930 : il est battu avant la limite par Kid Oliva pour le titre de champion de France ; 1931 : il est champion de France au détriment de Valentin Anglemann et champion du monde en battant Frankie Genaro par K.-O. L'argent coule à flots, il sort avec [Mireille Balin](#) qui fait dix centimètres de plus que lui (qui ne mesure que 1 mètre 55) et qui a trois skye-terriers (Monsieur, Madame et Bébé)... c'est l'amour ! enfin ce qui y ressemble. Dans la vie, ça va, ça vient, Perez grossit, Perez perd un peu le sens de la mesure, Perez perd son titre de champion du monde, Perez gagne quelques combats importants contre Kid Francis, Emile Pladner ou Eugène Huat (qui le battra deux fois par la suite), mais il perd trois fois contre Al Brown qui fait dix centimètres de plus que Mireille Balin. L'actrice est en train de lui voler la vedette, en 36, elle tourne *Pépé le Moko* avec Jean Gabin (et un peu la tête de l'acteur aussi) avant de tomber dans les bras de Tino Rossi... Adieu l'amour ! enfin, ce qui y ressemblait.

L'horizon s'assombrit, il ne faut pas avoir l'oreille très fine pour entendre comme un bruit de bottes, Young Perez est un peu sourd. Il perd ses quatre derniers combats et raccroche les gants le 7 décembre 1938 après avoir été mis K.-O à l'Élysée-Montmartre par Fortunato Ortega qui ne frappait pas.

Coincé en France, Victor Perez (qui s'appelle Victor Younki et qui est séfarade avec une belle tête de séfarade) est arrêté en 1943 par la Milice. En octobre, il fait partie du convoi 60 parti de Drancy direction Auschwitz. Un an plus tard, il reste 31 personnes vivantes sur les 1 000 que comptait le convoi. Perez est affecté à Monowitz, le camp de travail voisin de 14 kilomètres où les prisonniers fabriquent du caoutchouc synthétique pour l'I.G. Farben. Deux fois par semaine, Victor Perez boxe pour amuser le personnel du camp... faut bien se distraire ! Lorsque le camp sera évacué devant l'avancée de l'Armée rouge, Perez fera partie des 57 000 prisonniers jetés sur les routes, moins de 20 000 en réchapperont, pas Young Perez qui sera tué le 21 janvier 1945. Le même mois, Mireille Balin était libérée de la prison de Fresnes, elle avait été arrêtée le 28 septembre 1944 en compagnie de Berl Hesbok, son amant autrichien, alors que le couple essayait de rejoindre l'Italie. Violée lors de son arrestation, Mireille Balin ne travaillera plus jamais pour le cinéma, elle est morte dans la misère en 1968.

C'est Brahim Asloum, médaille d'or aux Jeux olympiques de Sidney, qui joue son rôle dans l'effroyable navet qui a été consacré à Victor « Young » Perez.

Perrin (Philippe)

Il a fait partie d'une des premières fournées du Magasin de Grenoble avec Dominique Gonzalez-Foerster, Pierre Joseph et Philippe Parreno. Philippe Perrin était donc, a priori, bien placé pour devenir l'un des artistes français des années 90, au lieu de cela, il est le vilain petit canard de la promotion.

Un cendrier, une bière et l'addition !

Alors que ses petits camarades l'ont joué *new-age* fumeux et se sont retrouvés chefs d'entreprise dans l'industrie du luxe et de l'*entertainment* et décorés pour cela de la Légion d'honneur, Philippe Perrin a choisi les quatre B de la mythologie « Dark » : les Beretta, la Blanche, les Blondes, la Boxe. Il a pu ainsi terroriser quelque temps le petit monde de l'art contemporain qui n'est pas réputé pour son courage, sauf que la combine a fini par faire long feu et le pauvre P.P. s'est retrouvé marginalisé avant d'être carrément mis hors jeu.

Ses pièces, il est vrai, ne sont pas toutes très bonnes, le meilleur de son œuvre, c'est sa gueule, sa silhouette, son bagout et ses chemises noires. J'ai toujours eu de l'affection pour lui, y compris pour sa mythomanie, sans compter que beaucoup de ses prises de position « politiques » sont plutôt justes et qu'il me semble être l'une des seules personnes de ce milieu ayant une conscience de classe affûtée.

Il fait partie de ces artistes qui sont des artistes parce qu'ils n'en sont pas, de ces boxeurs qui ont foiré leur carrière parce qu'ils étaient trop grandes gueules ou trop feignants (ou les deux) à moins qu'ils n'aient juste *rêvé* avoir été boxeur.

Pour tout cela, on ne les décore pas.

C'est tout à leur honneur.

Pesée

Là encore, comme en quantité de domaines, il faut bien reconnaître que Muhammad Ali (à l'époque encore Cassius Clay) a été un précurseur. Avant lui, la pesée était une obligation conventionnelle qui, d'ailleurs, ne rime strictement à rien chez les poids lourds puisque, contrairement aux autres catégories, ils n'ont aucune obligation à ce propos. Quelquefois, tout de même, lorsqu'ils laissent tomber leur peignoir, ils réservent une surprise aux maquignons tassés près du curseur... « Merde,

il a de la cellulite ! » « Nom de Dieu, ce con a l'air en plein boum ! » S'il y a une raison à la pesée des poids lourds, c'est la même que celle qui précède les combats de sumo, les poignées de sel jetées par-dessus les épaules des lutteurs avant le combat... un rituel ! Cassius Clay en a fait un show.

La première fois, pour sa première rencontre avec Liston le 25 février 1964 au Convention Hall de Miami, Clay s'est pointé frappant le sol avec une canne de féticheur, flanqué de Bundini, hurlant comme une incantation vaudou : « Vole comme un papillon ! Pique comme une abeille ! » Quand Liston est arrivé, Clay est devenu carrément hystérique, il s'est mis à gesticuler comme un possédé, Bundini accroché à sa ceinture, Robinson le retenant par un bras et William Faversham le suppliant de fermer sa gueule. La pesée Liston/Clay a ressemblé à une descente de police dans une loge de concierge, à une émeute dans une cabine téléphonique ; elle a rempli son rôle : persuader Liston que Clay était dingue et Liston n'avait peur que d'une seule chose dans la vie... des dingues ; elle servira de modèle à toutes les pesées chorégraphiées à destination des media. La nouveauté et le talent en plus.

C'était autrement l'occasion pour les petits malins de faire toujours la même blague : appuyer en douce sur le plateau de la balance et, bien évidemment, de quelques brouhahas lorsque la limite était franchie et qu'il fallait que le boxeur aille faire un séjour au sauna ou sauter à la corde. Les vieux de la vieille en profitaient pour se raconter leurs souvenirs et pour demander des nouvelles (les enfants, les obsèques) des uns et des autres comme les membres d'un club privé.

Autrefois, les deux adversaires prenaient la pose, quelquefois *poker-faced*, quelquefois souriants, ils étaient venus en pardessus, ils avaient gardé leurs support-chaussettes, ils enfilaient parfois leurs chaussures de ville à peine descendus de la balance, les photographes d'agence appuyaient sur le déclencheur de leur appareil à soufflet, ils gardaient de la pellicule pour la visite médicale... un coup de tensiomètre (photo), un petit coup de stéthoscope (photo) et on passait à autre chose. Les journalistes se ruaient sur les téléphones pour dicter leurs dernières analyses, les parieurs ajustaient leurs pronostics, les cotes allaient et venaient jusqu'au soir.

Maintenant, si les boxeurs, exhibant leurs derniers tatouages (une tête de mort des roses dans les orbites et la Vierge de la Guadalupe en quadrichromie approximative) après une pause double-biceps, ne se menacent pas des pires sévices essentiellement à base de sodomie à sec et oublient de promettre de niquer à plusieurs reprises mais sans Vaseline™ la mère de leur collègue, la fête est foirée, tout le monde est déçu.

Si ça se trouve, le combat sera bon.

Petronelli (Guerino & Pasquale)

Quand Ida Mae Hagler en a eu marre de Newark, de ses émeutes et des balles volant dans tous les sens, elle a embarqué ses enfants : Marvin, Veronica, Sherry, Robert Jr, Gennara, Noreen et sa fille adoptive Sharon, direction Brockton. Là où vivaient les deux frères Petronelli.

Guerino (« Goody ») a boxé en professionnel managé par son frère Pasquale (« Pat ») ; Goody ne parle pas beaucoup ou bien de boxe, Pat est plus bavard, il s'intéresse aux gens. Les deux frères ont bien connu Rocky Marciano et son entraîneur, Allie Colombo, ils avaient eu le projet d'ouvrir une salle ensemble ; après que Rocky se fut crashé en avion, les deux frangins l'ouvriront sans lui.

Deux ans après l'inauguration, ils voient se pointer un jeune garçon.

Tous les soirs.

Il s'assoit dans un coin, il regarde.

Le lendemain, il revient, il s'assoit dans un coin, il regarde.

Le surlendemain, il revient, il s'assoit dans un coin, il regarde.

Intrigué, Goody lui demande : « Tu veux apprendre ? »

– Ouais...

– Pour quoi faire ?

– Devenir champion.

C'est pas tout à fait vrai, en fait, c'est pour passer une toise à Dornell Wigfall* qui lui a piqué sa copine, mais peu importe, dix ans plus tard, la route a été longue et parsemée d'embûches, Marvin Hagler est sacré champion du monde à Londres, sous une pluie de canettes, avec les frères Petronelli dans son coin.

Les Petronelli s'occuperont d'autres boxeurs : Robbie Sims, le demi-frère de Marvelous, de Steve Collins, de Mike Culbert et de Kevin Mc Bride qui mettra un terme à la carrière de Mike Tyson, mais jamais, avec aucun d'entre eux, l'engagement (ils embaucheront le jeune Hagler dans leur entreprise et le paieront plus que la convention syndicale ne l'exigeait), la confiance (pas de contrat écrit) n'iront aussi loin qu'avec Hagler. Les deux frères Petronelli sont liés pour toujours à Marvin Hagler et à sa gloire. Hagler, itou.

Pat est mort le 2 septembre 2011, Goody le suivra dans la tombe le 29 janvier 2012. Dornell Wigfall est mort le 5 février 2014. Marvin Hagler est mort sept ans plus tard.

Tony, le fils de Pat, a fait une jolie carrière, il compte seulement 4 défaites pour 47 combats, dont une en championnat du monde super-léger WBA contre Wilfred Benitez, à l'époque imbattable.

Ward Street a été rebaptisée Petronelli Way ; en 2013, le bâtiment en mauvais état (estimation 359 000 \$) qui abritait leur gymnase était en vente, il l'est toujours.

* Il le battra aux points en 8 rounds le 6 octobre 1973
et par K.-O. le 15 février 1975.

Peur

« La peur aime l'idée du danger. »

Joseph Joubert

« La peur est la mère de la morale. »

Friedrich Nietzsche

« Pour moi, être libre c'est ne pas avoir peur. »

Nina Simone

« Le courage, c'est la peur une minute plus tard. »

George S. Patton

« Il n'y a que deux choses qui réunissent les hommes : la peur et l'égoïsme. »

Napoléon

« Si la peur vous abandonne, il vous arrivera malheur. »

Aaron Pryor

« La peur ? C'est se retrouver sur le ring avec Joe Louis et comprendre qu'il veut rentrer chez lui de bonne heure. »

Max Baer

« La peur, c'est comme un copain qui pue de la gueule,
mais qui te sauve de la noyade. »

Cus d'Amato

« Pour une fois, j'avais pas peur et j'ai perdu. »

George Foreman

« Je suis pas là pour m’amuser, j’ai peur de personne. »

Canelo Alvarez

« La peur m’excite. »

Ayrton Senna

« La peur magnifie ce qui vous fait peur. »

Malcom X

« L’homme qui a peur découvre son visage d’homme. »

Louis Scutenaire

« Si un poète ne fait plus peur, mieux vaut qu’il abandonne le monde. »

Pier Paolo Pasolini

« J’aurais peur si je n’avais pas peur. »

Robert Ryan

La peur, c’est comme le sexe avant un combat, il y a des phénomènes qui sifflotent ou bien roupillent dans les vestiaires et puis tous les autres qui ont peur. Personnellement, je n’ai pas connu de lieu où la peur était plus palpable qu’un vestiaire de boxe ni d’endroit où la concentration de trouillards au mètre carré était aussi élevée. Encore heureux, elle cesse sur le ring alors que, objectivement, elle ne le devrait surtout pas.

Phantasme(s)

Faire jouir une pute, casser la gueule à un boxeur sont l’Arctique et l’Antarctique des phantasmes du vulgaire. Aucun d’entre eux n’est irréalisable.

Phénieux (Jean-Marc)

« La vie, c’est comme la boxe, il faut essayer
de rester debout, encaisser les coups
et apprendre à vivre avec des cicatrices. »

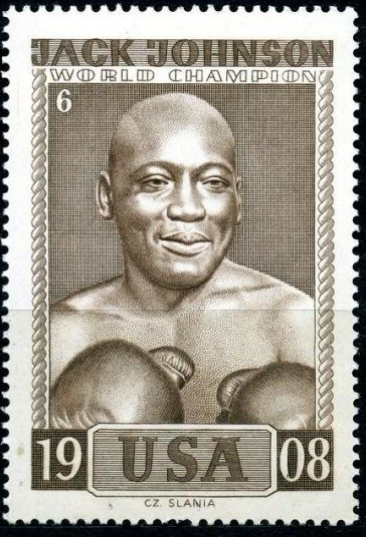
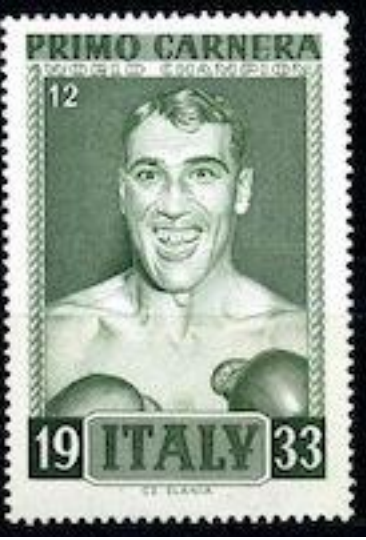
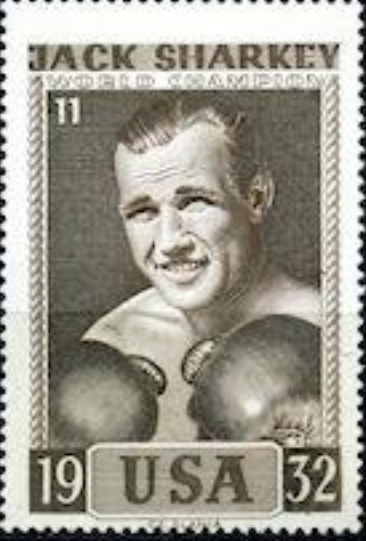
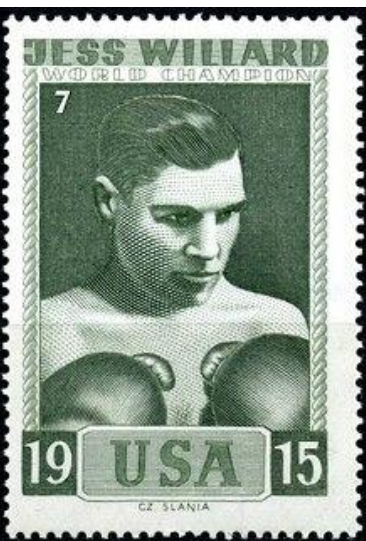
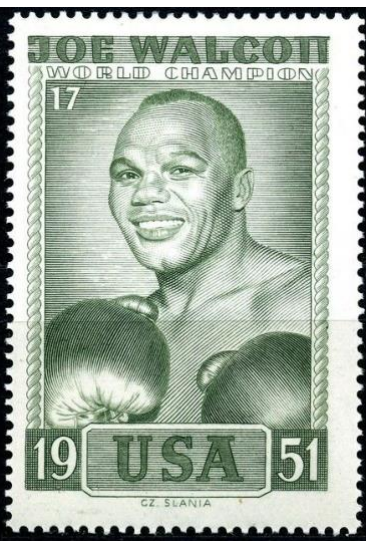
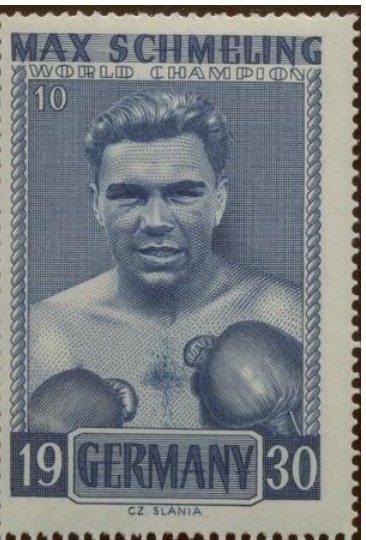
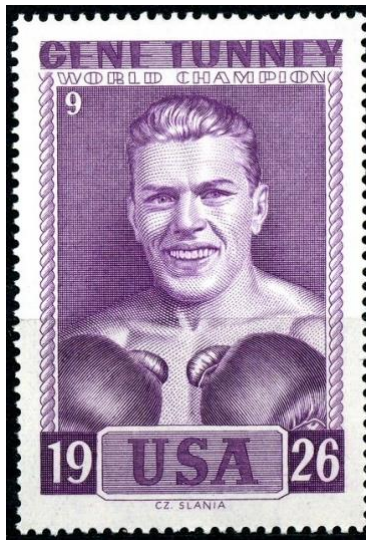
Jean-Marc Phénieux

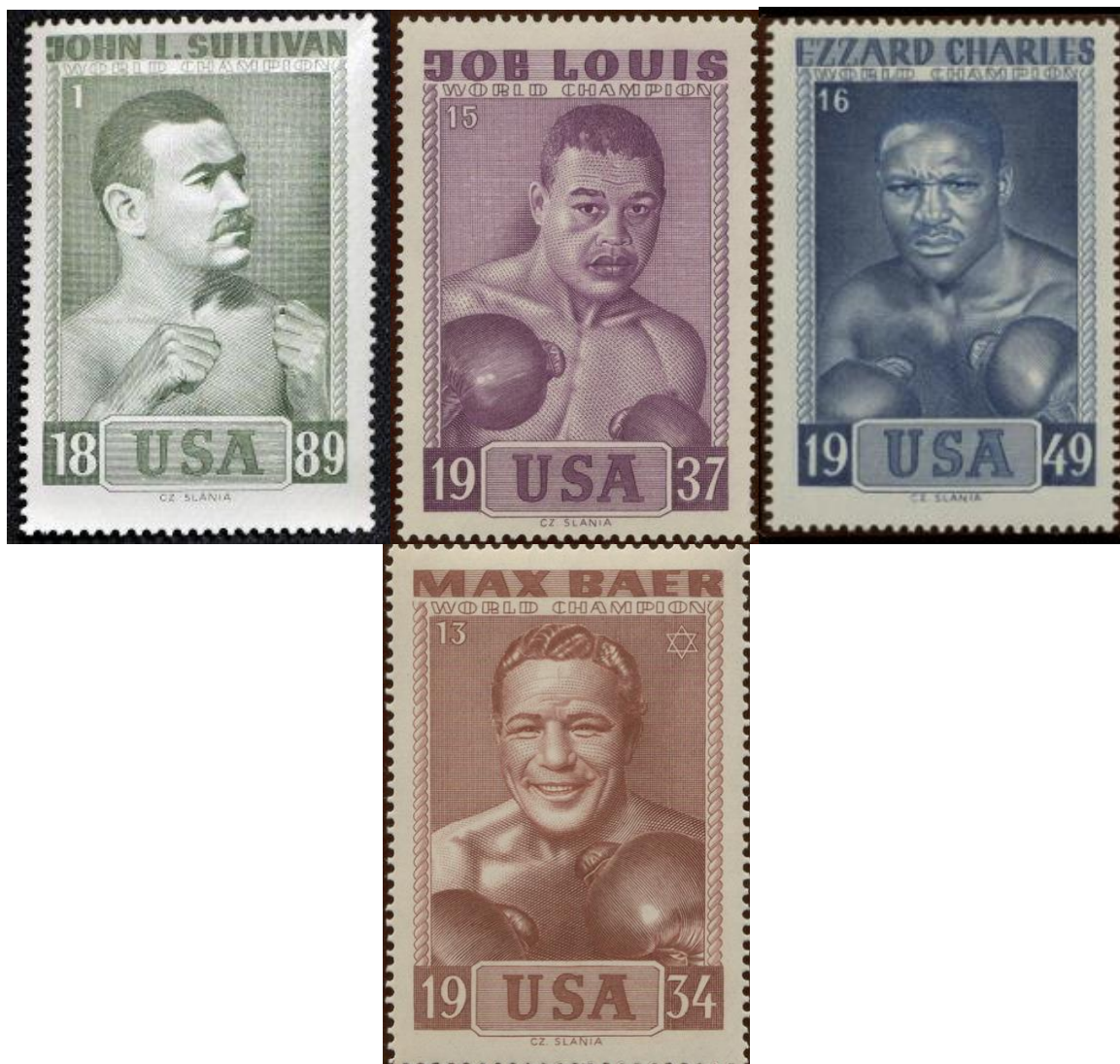
Vers la fin des années 70, Jean-Marc Phénieux était un joli garçon, tatoué de partout, ce qui était plus rare qu’aujourd’hui, il faisait de la boxe française, et puis, un beau jour, il a fait effacer ses tatouages (ce qui lui laissé des traces), et il s’est mis à l’anglaise. Je me suis entraîné avec lui un moment, j’ai essayé de lui enseigner le peu que je savais, mais il avait une fâcheuse tendance, alors qu’il ne boxait pas vraiment mal, à prendre toutes les droites que l’on voulait bien lui envoyer. Avant de le perdre de vue, j’ai été très étonné, alors qu’il ne m’avait pas semblé vraiment doué pour ça, de le voir insister et même passer professionnel. Son palmarès : 49 combats, 22 victoires, un nul, mais 26 défaites dont 16 avant la limite, me fait penser qu’il a dû continuer à prendre les droites qu’il ne faut pas prendre.

Au tournant du siècle, il a été entraîneur, à Biarritz, puis à Bayonne, puis au Boucau-Tarnos où, j’espère, il a enseigné à ses boxeurs ce que je n’ai pas réussi à lui apprendre... « Reste pas en face... Lève ton gauche ! »

Philatélie







Phillips (Vyron)

À 34 ans, venu du MMA, Vyron Phillips aura, pour son premier combat, l'honneur et l'avantage de rencontrer, au Celebrity Theater de Phoenix, un ancien champion du monde de boxe anglaise, Roy Jones Jr qui, à l'époque, comptait 63 victoires sur 72 combats. Bien que sur le déclin (et même un peu plus) et sur un seul coup, Roy Jones renverra Vyron Phillis faire le malin enfermé dans une cage.

Piaf (Édith)

« Tout moi t'appartient »

Marcel Cerdan

Édith a essayé de civiliser Marcel, en lui achetant une montre Cartier, en lui faisant faire ses chemises sur mesure et, surtout, elle a tenté de le cultiver en lui faisant lire des livres, lui qui ne lisait que des illustrés. Ils sont tombés amoureux à la fin de l'hiver 1948 alors que Piaf chante au Playhouse... s'ensuivra une liaison torride, il lui écrit : « Je vais sentir ton parfum et ta peau contre

moi, te mordre, te faire du mal, t'écraser contre moi », elle lui répond : « Je t'aimerais n'importe comment, même assassin. »

La situation est bizarre : Marcel Cerdan est marié depuis 1943 à Marinette Lopez, fille de charcutiers, jolie comme un cœur, mais Édith est jalouse de Mae West (soixante ans) ; Marcel la rassure à la manière adroite des mecs : « [...] tu dois être un peu folle, me faire des scènes pour Mae West, mais ma parole, il y a quelque chose qui va pas dans ta petite cervelle » ; pour égarer les soupçons de Marinette prévenue de son infortune par une lettre anonyme, elle coud une barboteuse pour Paul, le plus jeune des trois fils de Marcel ; elle a une statue de sainte Thérèse sur sa table de chevet, mais jure ses grands dieux qu'il n'y a qu'une « immense amitié » entre elle et Marcel.

Tout et son contraire... l'Amour !

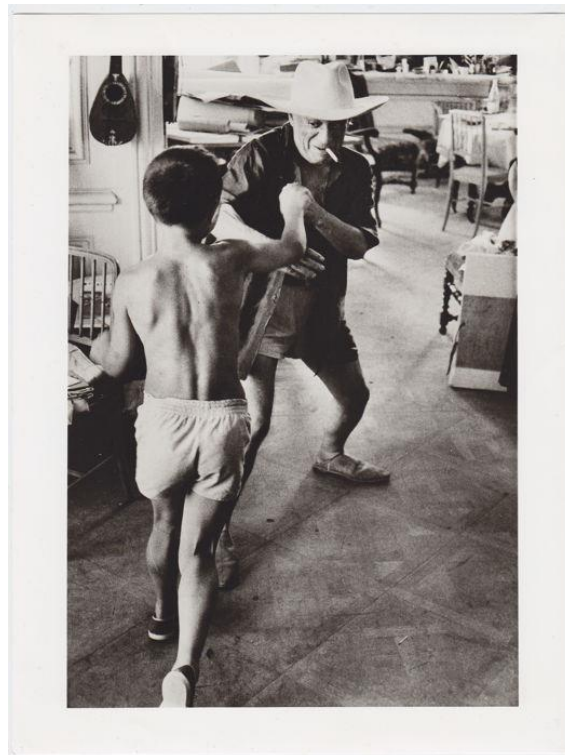
Piaf aura beau essayer de « mordre LaMotta aux fesses », Cerdan perdra son titre le 16 juin 1949 et les amants de nouveau séparés se languissent l'un de l'autre en s'écrivant des lettres enflammées qu'ils ne signent pas. Le 25 août, Cerdan, en vue du combat revanche contre LaMotta, s'entraîne à Loch Sheldrake où il a ses habitudes, le 24 septembre, « Le Taureau du Bronx » prétexte une blessure pour ajourner le combat, « Le Bombardier marocain » repart en France tandis que la Môme Piaf, sous contrat au Versailles, se languit de lui à New York.

Cerdan devait prendre le bateau, il prend l'avion le 27 octobre à 21 heures 06, le Constellation décolle à 20 heures 54...

Le lendemain de la disparition du Constellation, Jacques Goddet écrit en première page de *l'Équipe* : « On dit que rien n'est plus insolite et plus parfait à la fois que la vie humaine dont, selon Giraudoux, "la grandeur est d'être pleine et brève entre deux abîmes..." Deux abîmes : la naissance, la mort, Marcel Cerdan, né de famille modeste, meurt dans la gloire absolue, après, en effet, avoir bien rempli sa trop courte existence. »

De l'autre côté de l'Atlantique, Édith Piaf peut s'évanouir après avoir chanté *L'Hymne à l'amour* qu'elle dédiera, jusqu'à sa mort en 1963, au grand amour de sa vie.

Picasso (Pablo)



« Picasso aimait beaucoup la boxe jusqu'à ce qu'André Derain lui montre qu'il ne s'agissait pas seulement de frapper, mais aussi d'être frappé. »

Roger L. Conover *in The Arts and Aesthetics of Boxing*
(University of Nebraska Press, 2008)

Pieds/poings

Il y a peu, on ne connaissait qu'une seule et unique boxe, celle de Marcel Cerdan et de « Sugar » Robinson, c'était la préhistoire sans les massues. Depuis quelque temps ont fait irruption quelques variantes toutes plus ou moins issues de la boxe française puisqu'elles utilisent pieds et poings.

Comme pour les utilisateurs de smartphones, la pratiquer telle quelle reviendrait à échantillonner Offenbach pour faire du rap ou à taguer « de Dion-Bouton » sur l'abribus de son quartier périphérique, on a inventé à leur usage : le *full-contact*, la boxe américaine qui n'a d'américaine que le nom, le *kick-boxing*, et importé la boxe thaï. Les éducateurs spécialisés disent que c'est bon pour l'intégration et le voisin du dessous qu'avec un bon calibre 12, ils peuvent toujours essayer de faire les mariolles.

Lorsque la fin de l'Histoire sera enfin survenue et le post-modernisme réalisé, des caméras vidéo seront installées sur les parkings des boîtes de nuit pour retransmettre en léger différé des combats d'*Absolut-boxing* avec coups de boule, doigts dans les yeux et torsions des testicules.

On s'impatiente...

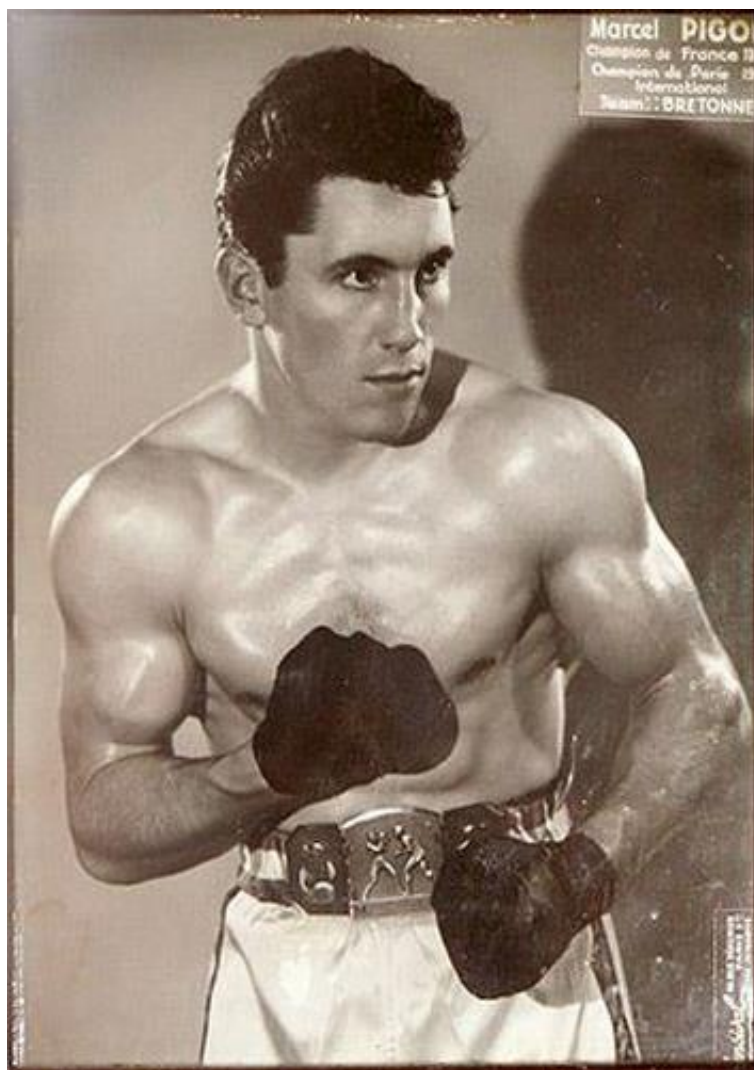
Pietrzykowski (Tadeusz)

On ne pouvait pas coincer « Le Nuage blanc », le poids coq polonais a survécu à Auschwitz-Birkenau dont il a été l'un des premiers prisonniers (matricule 77), Neungamme, Salzgitter et Bergen-Belsen, tout cela en boxant pour distraire les prisonniers et leurs gardiens.

Sa vie a fait l'objet de bon nombre de biographies édifiantes dont *Mistrz*, écrite par sa fille, Eleonora Szafran, et d'au moins trois films.

Ne pas confondre avec Zbigniew Pietrzykowski, l'amateur polonais né sous une mauvaise étoile, lors des Jeux olympiques de Melbourne en 1956, il sera battu en demi-finale par Lazlo Papp (super-welter), les Jeux suivants, il rencontrera en finale des poids mi-lourds un certain Cassius Clay !

Pigou (Marcel)



« Lorsque le rideau rouge s'est levé,
je savais que je voulais aller de l'autre côté. »

Fanny Ardant

Honnête poids moyen de la fin des années 50 et du début des années 60. Marcel Pigou avait une belle gueule de prolo parigot, le même prénom que Cerdan, des biceps comack et des adversaires soigneusement choisis par Monsieur Jean (Bretonnel), qui décarraient à qui mieux mieux à La Mutualité ou Salle Wagram.

Marcel Pigou a boxé plusieurs fois à Bordeaux, en 59, pour le réveillon (la saison des huîtres et des marrons glacés), il s'est payé Jacques Belon ; en 60, Domingo Mena et Guenter Hase et en 61, Alex Buxton (qui avait un palmarès long comme le bras et trois frères, tous boxeurs). Intrigué, mon père qui n'aimait que les puncheurs m'a amené un soir voir Pigou boxer salle Victor-Hugo, il faisait nuit, il me semble qu'il pleuvait. Je me souviens que Pigou avait gagné avant la limite et qu'après son combat il est venu s'asseoir le rang devant nous, j'ai donc pu admirer sa coupe « arrêtée » en gros plan et renifler son *after-shave* (peut-être Aqua Velva). Comme toutes les vedettes, il m'a semblé plus petit (1 mètre 73) que je ne l'avais imaginé.

J'avais, surtout, ce soir-là, été fasciné par le ring comme un socle dessiné par une lumière si forte qu'elle rendait phosphorescent tout ce qu'elle touchait. Ce soir-là, j'ai compris que c'était là qu'il fallait être et nulle part ailleurs.

Lorsque les choses se sont compliquées pour le sous-Cerdan natif de Chartres, Pigou a eu des problèmes : Florentino Fernandez (de Santiago de Cuba), qui ne tiendrait pas trois minutes face à Rubin « Hurricane » Carter de Clifton (New Jersey), l'a pulvérisé en moins de deux rounds.

Marcel est revenu, plein d'usage et raison, ouvrir un resto à Fontenay-sous-Bois et puis un autre à Vincennes (souris d'agneau, Tatin au caramel, vin au pichet). Il est mort en 2016 à 82 ans, un âge respectable pour un type ayant disputé 50 combats à l'époque où ça rigolait pas. Il n'y avait pas beaucoup de boxeurs à son enterrement (excepté Julien Lorcy et Mehdi Labdouni dont il avait été l'entraîneur), aucun journaliste et pas un seul représentant de la FFB.

Pitbull

Il ne viendrait à l'idée de personne d'appeler son chien Proust ou Céline, alors que tout ce qui traîne en banlieue et qui est de forme molossoïde s'appelle Mike ou Tyson... quelquefois, mais c'est plus rare : Hulk ou Rambo. S'il en avait connaissance, l'intéressé se montrerait flatté pour peu que le pitbull lui ressemble (court sur pattes, les épaules très larges, quarante-quatre dents affûtées comme des rasoirs). Tout le monde trouve ça naturel, mais on ne m'ôtera pas de l'idée que, lorsque l'on appelle un chien d'un nom d'homme, on considère, plus ou moins, que chien et homme sont équivalents. Que le monde est un chenil.

Tyson dort par terre, il couvre les femelles par terre et l'on baptise de son nom tous les pitbulls de la planète. Il est la terrible adéquation entre la barbarie qui gagne notre monde et le rôle de barbare qu'on lui demande de jouer et qu'il lui arrive de remplir à merveille lorsqu'il viole Desiree Washington ou qu'il dévore les oreilles d'Evander Holyfield. C'est pour cela qu'il est l'idole couverte d'or de ce monde et son esclave. Il est de notre temps, celui de l'analphabétisme voulu, des *serial-killers* et de la fin de la dialectique ; du refus de la parole articulée ; de la fascination pour la violence et la brutalité ; de la puissance et de la gloire à n'importe quel prix.

Ce que l'on veut, de notre côté, c'est que Tyson nous fasse bander ; qu'il fasse couler le sang pour que nous gardions les mains propres ; qu'il soit une bête et qu'il meure. Même s'il faut payer pour cela. Comme il n'y a personne qui puisse tenir ce rôle aujourd'hui (sinon un bon miura) avec autant de sincérité, on lui pardonnera tout pourvu qu'il continue à rester enfermé dans les ténèbres et le chaos pour quelques millions de dollars que l'on finira bien par lui reprendre.

La vie de Tyson est un aller-retour tragique entre sa soumission et son refus de ce rôle tout comme nos sentiments à son endroit oscillent entre la répulsion et la fascination. C'est pour cela qu'il est un mythe, le mythe que nous méritons. Il se cogne encore, quelquefois, aux murs de sa cage pour retrouver l'humanité qu'on lui confisque, mais tout ce que nous désirons – en réalité –, c'est qu'il reste un animal et qu'il crève.

Il faudrait être un héros pour échapper à ce cercle de feu et Tyson n'est pas un héros : « Je ne suis meilleur ni pire que personne, j'essaie juste de survivre ! »

Ali nous faisait rêver par sa beauté, sa finesse, sa grâce et son intelligence, il était le support de nos rêves, celui d'un monde meilleur ; Tyson est le suppôt de nos cauchemars : un monde qui ne peut que devenir pire. Ali voulait vivre et vivre libre, Tyson veut survivre, même si pour cela il doit renoncer à sa liberté. C'est la différence entre une époque où les utopies étaient envisageables, et aujourd'hui où elles ne sont même plus imaginables.

Le meilleur service à lui rendre, celui qui pourrait lui rendre l'humanité qu'on lui dénie, serait de ne pas le regarder boxer, mais il en mourrait aussi. Parce qu'il n'est qu'une image.

Placements

Classiquement, avant-guerre, le boxeur à la retraite (comme le cycliste du même métal) se reconvertisait dans la limonade, il achetait un bar, ce qui lui permettait de sombrer dans l'alcoolisme et de faire rapidement faillite. Évidemment, il y a quelques exceptions, Jack Dempsey

a gagné autant d'argent avec son gâteau au fromage qu'avec son crochet gauche. D'autres fois encore, il se portait acquéreur d'un canasson censé gagner le Grand Prix de l'arc-de-triomphe avec deux tours d'avance, sauf que le pur-sang ne manquait pas de choper la colique avant que le vétérinaire ne soit obligé de l'euthanasier.

La crise de 1929 en a nettoyé beaucoup qui ont dû remonter sur le ring alors qu'ils auraient mieux fait de rester assis. De nos jours, les champions prévoyants préfèrent les paradis fiscaux où – virtuel, quand tu nous tiens – leurs avoirs ont tendance à s'évaporer mystérieusement.

En règle générale les boxeurs sont la proie toute trouvée d'escrocs leur promettant des rendements pharamineux. Les exemples de fortunes dilapidées par des intermédiaires véreux sont innombrables. Il est d'usage qu'ils confient, pour finir, leurs intérêts à des avocats qui ratissent soigneusement le peu qu'il leur reste.

Ce genre de placements hasardeux concerne uniquement ceux qui n'ont pas été déjà victimes des nombreux parasites qui hantent les vestiaires et pullulent dans le milieu, des inconnus qui leur ont promis l'Eldorado au coin de la rue, cela sans compter les frères ratés locataires d'une martingale magique et les sœurs enceintes de sapajous ; les copains qui avaient un plan d'enfer (cultiver sur des surfaces considérables le cresson au Paraguay, faire confiance à Madoff) ; les cousins par alliance qui voulaient se lancer dans la spéculation haut-de-gamme sur l'uranium et les diamants synthétiques, mais qui n'avaient pas la mise de départ.

Le tout étant que les uns et les autres retournent là d'où ils viennent : la misère.

Pladner (Émile)

Il n'était pas trop grand (1 mètre 58), pas très épais (à 14 ans, il pesait 28 kilos), mais Émile Pladner était très rapide, il a été sacré champion du monde poids mouche le 2 mars 1929 en électrocutant Frankie Genaro en 58 secondes au Vel d'Hiv' devant 20 000 Auvergnats en folie... Il ne restera pas champion du monde très longtemps, 47 jours ! Al Brown le battra 2 fois par K.-O., mais il n'empêche qu'Émile Pladner, baptisé « Spider » par les Yankees, champion de France et d'Europe à plusieurs reprises, était un sacré bon boxeur.

Lorsqu'il arrêtera les frais après 133 combats (104 victoires), il était aveugle. Par la suite, il deviendra un masseur réputé à l'INS (futur INSEP) tout d'abord, avant de s'occuper de l'équipe de France de rugby (sa passion). Retiré à Plaisance-du-Gers, il est mort à Auch en 1980.

Playlist

*[If you want a boxer](#)
[I will step into the ring for you](#)*

Léonard Cohen

Poing

Poing à la ligne/un poing c'est tout/poing de côté/poing aveugle/poing noir/faire le poing/poing mort/poing d'honneur/mettre au poing/mise au poing/jusqu'à un certain poing/poing d'exclamation/poing d'interrogation/deux poings (ouvrez les guillemets)/un poing à l'envers - un poing à l'endroit/d'un poing à un autre/poing de vente/poing de repère/poing chaud/poing d'attache/poing de chute/poing de départ/poing de mire/poing d'appui/poing de fuite/poing fixe/poing du jour/à poing nommé/sur le poing/poing de droit/mal en poing/à poing/mettre au poing/mise au poing/poing par poing/bon poing/un poing, c'est tout/poing d'orgue/poings de suspension/poing final.

Policeman

C'est pas tout à fait un *gate-keeper*, plutôt le type qui va tester celui qui n'est pas très loin de la dernière marche, mais pour celui qui l'occupe. À lui de décider si c'est jouable ou si ça ne l'est pas, à lui aussi de faire tout son possible pour éprouver le *contender*.

Politiquement correct

Sous prétexte que l'en empêcher aurait été « discriminatoire envers un handicapé », Aaron Pryor (« Le Faucon ») sera autorisé à boxer alors qu'il était borgne.

Porpaoin (Chana)

Nés le 25 mars 1966 dans la même province que les frères Galaxy, les frères Porpaoin sont également jumeaux, également venus de la boxe thaï et seront également champions du monde de boxe.

Un mètre soixante.

Chana sera champion du monde poids paille (la plus petite catégorie existante) du 10 février 1993 au 2 décembre 1995 et du 16 avril au 25 août 2001.

53 victoires, 4 défaites, 5 nuls.

Vend du riz.

Porpaoin (Sougkram)

Nés le 25 mars 1966 dans la même province que les frères Galaxy, les frères Porpaoin sont également jumeaux, également venus de la boxe thaï et seront également champions du monde de boxe.

Un mètre soixante.

Sougkram sera champion du monde poids paille (la plus petite catégorie existante) du 30 janvier 1999 jusqu'au mois de mai de la même année.

23 victoires, 5 défaites, 2 nuls.

Vend des CD.

Première fois

Des millions de jeunes gens sont entrés dans une salle de boxe après avoir pris une danse, pour faire danser le prochain type qui voudra leur piquer la fille avec laquelle ils sortent.

Des millions de jeunes gens entrent dans une salle de boxe.

Le lendemain, ils sont un peu moins nombreux.

La première fois qu'ils n'y arrivent pas, ils sont un peu moins nombreux.

La première fois qu'ils se luxent le pouce, ils sont un peu moins nombreux.

Lorsqu'ils prennent leur premier direct du gauche sur le pif, ils sont un peu moins nombreux.

La première fois qu'ils saignent, ils sont un peu moins nombreux.

La première fois qu'on leur dit que ce n'est pas la peine d'insister, qu'ils n'y arriveront jamais, ils sont un peu moins nombreux.

La première fois qu'ils vont sur le cul, ils sont un peu moins nombreux.

La première fois qu'ils se rendent compte que ce n'est pas la peine d'insister, qu'ils n'y arriveront jamais, ils sont un peu moins nombreux.

La première fois qu'on leur dit que leur premier combat est pour le samedi qui vient, ils sont un peu moins nombreux.

Après ? Après, seuls restent les héros.

Price (Percy)



Dernier vainqueur de Cassius Clay en amateur et pas à n'importe quelle occasion : la sélection des Jeux olympiques de Rome ! Résultat : Cassius représentera les États-Unis en mi-lourd, Percy Price en lourd. La suite sera heureuse pour l'un (médaille d'or), moins pour l'autre qui sera battu en quart de finale du tournoi par Jose Nemec (Tchécoslovaquie).

Au retour de Rome, Percy Price refusera de passer professionnel et continuera sa carrière dans les Marines. Engagé en 1955, il prendra sa retraite de sergent en 1976, entretemps, il servira deux fois au Vietnam.

Palmarès amateur : 454 victoires, 35 défaites.

Décédé en 1989.

Print the legend

« Si l'on répète un mensonge assez souvent, il devient la vérité. »

Vladimir Oulianov dit Lénine

« Je me souviens de m'être dit que c'était sans doute au milieu que l'Ohio était le plus profond et de m'être avancé jusqu'au centre du pont [...] Je tendis le bras pour éviter que la médaille ne s'accroche aux poutrelles et la lançai dans l'eau noire de l'Ohio. Je la vis s'engloutir, entraînant derrière elle le ruban rouge, blanc, bleu. » **Muhammad Ali**

En 1960, Cassius Clay remporte la médaille d'or aux Jeux olympiques de Rome. Sa ville natale de Louisville (Kentucky) lui réserve un triomphe à son retour, mais les choses se gâtent très vite. « Un gros type rougeaud affligé d'une grosse panse » fait signe à une serveuse de ne pas lui servir un hamburger et un milk-shake à la vanille. « Ma lune de miel olympique était finie. J'étais bel et bien

de retour chez moi, dans mon vieux Kentucky. » Un peu plus tard, « une bande de types à blousons de cuir [...] Insignes nazis sur le dos, drapeaux sudistes sur la poitrine, un genre très à la mode parmi certains Blancs de l'East End » le poursuit en Harley-Davidson pour lui piquer sa médaille. Avec l'aide de son copain, Ronnie King, il se débarrasse de « Frog », le chef, et de « Slim », son lieutenant. Écœuré, Cassius jette sa médaille d'or dont le ruban est souillé du sang de Frog, le leader des Hell's Angels, dans les flots de l'Ohio. Muhammad Ali était né.

Promoteurs

« Le mensonge est la seule activité des promoteurs. »

Floyd Mayweather Jr

« Tous les boxeurs sont des putes et tous les promoteurs sont des maquereaux. »

Larry Holmes

« Pour un promoteur, l'honnêteté est un handicap. »

John Schulian

Pryor (Aaron)

Il s'en serait fallu de peu pour qu'Aaron Pryor se retire vaincu. Peut-être, alors qu'il n'était désormais plus que l'ombre de lui-même, n'aurait-il pas dû tenter un *come-back* deux ans après avoir défendu victorieusement son titre de champion du monde. Quoi qu'il en soit, le 8 août 1987, après avoir pris la droite de Bobby Joe Young, « Le Faucon » se relève rapidement (« J'suis rouillé ou quoi ? ») avant de s'agenouiller, se signer et s'entendre compter 10. Aaron Pryor comptait désormais une défaite et, même s'il gagnera ses trois derniers combats contre des adversaires du calibre d'Herminio Morales (qui avait perdu ses cinq combats précédents par K.-O.), Darryl Jones (qui perdra les quatre suivants par K.-O., dont un devant Fabrice Bénichou) et Roger Choate (qui avait perdu le précédent par K.-O. face à un débutant), il restera une tache à son palmarès... Aaron Pryor : 40 combats, 39 victoires dont 35 avant la limite et une défaite.

Il aurait sûrement continué et perdu d'autres combats si les autorités n'avaient pas refusé de renouveler sa licence à la fin des années 80, « Le Faucon » était quasiment aveugle de l'œil gauche.

Pryor a commencé sa carrière en poids léger, à la fin des années 70, personne ne voulait le rencontrer (il avait battu en amateur tout ce qui se faisait de mieux dans la catégorie, un Thomas Hearns adolescent compris), il était donc condamné aux combats à 500 dollars, et à servir de *sparring-partner* à Sugar Ray Leonard et Howard Davis pour boucler ses fins de mois... jusqu'à ce qu'il fasse la connaissance de Buddy LaRosa. Le *deal* est clair et simple : LaRosa, propriétaire d'une chaîne de restaurants, lui verse 150 dollars par semaine et prend la moitié de tout ce qu'il gagne(ra). Que l'on se le tienne pour dit, la conscience de Buddy LaRosa, c'est son intérêt.

Aaron Pryor monte en super-léger, catégorie récemment créée ; quelques années plus tard, après qu'il se fut débarrassé d'Antonio Cervantes (Kid Pambele) qui en était le roi, on aurait dit que la catégorie avait été créée pour lui et seulement pour lui.

Mal conseillé, pas très bien managé, malchanceux, Aaron Pryor ratera plusieurs occasions de rafler le gros lot, mais les affaires rouleront tant bien que mal pour Pryor et LaRosa jusqu'à ce qu'Alexis Argüello vienne défier « Le Faucon » sur ses terres.

Leur premier combat est considéré comme l'un des meilleurs combats de ces années-là* : 14 rounds faisant paraître le premier round d'Hagler/Hearns comme un aimable crêpage de chignon dans un vestiaire de jeunes filles. Fidèle à son habitude, dès les premières secondes du combat, Pryor entame sa marche vers l'avant, décochant des séries dans tous les sens et dans

n'importe quelle position. Sauf que, évidemment, il ne faut pas prendre les expressions « dans tous les sens » et « dans n'importe quelle position » au pied de la lettre, Aaron Pryor n'est pas un moulin à vent, mais un boxeur complet qui peut se battre, mais aussi boxer. Argüello, bien que venu des catégories inférieures, frappe autant que Pryor, il est plus grand (de presque dix centimètres), plus âgé de trois ans, plus expérimenté (78 combats contre 32 pour Pryor), plus classique aussi. Les deux hommes ne vont pas arrêter de se battre comme des chats maigres pendant 13 rounds ; au 14^e, Argüello finit par craquer et l'arbitre s'interpose (le natif de Managua en profite pour s'écrouler). Quelques années plus tard, lorsqu'il repasse la cassette du combat au jeune Tris Dixon (*The Road to Nowhere, A Journey Through Boxing's Wastelands*), Pryor analyse : « Ils ont arrêté le combat trop tard... ils voulaient tellement qu'il gagne qu'ils ont failli me laisser le tuer ! »

Comme d'habitude, comme toujours, les choses sont plus compliquées qu'elles n'en ont l'air. Pour ce combat, Aaron Pryor s'était adjoint les services de Panama Lewis, personnage pour le moins « sulfureux ». Pendant la minute de repos précédant la reprise décisive, Panama Lewis réclame la « bouteille noire » au *cutman*, Artie Curley, Pryor s'en tape quelques gorgées et entame l'avant-dernier round tout ragaillard. Lorsque, vingt ans après, Tris Dixon lui demande de quoi avait goûté la mystérieuse bouteille noire, Pryor lui répond (ne pas oublier qu'il n'y a pas plus menteur qu'un boxeur, surtout s'il a été bon) : « Ça avait goûté de schnaps ! » Il semblerait que la potion magique ait été à base d'anti-histaminiques, ce qui aurait donné un coup de fouet à Pryor, suffisamment en tous les cas pour qu'il ne cesse pas son activité infernale et finisse par déborder Argüello.

Lors du combat-retour, Argüello n'évitera pas les serres du « Faucon » et sans le secours d'une quelconque bouteille noire, Pryor mettra seulement dix rounds pour venir à bout d'Argüello. Les deux boxeurs raccrocheront les gants à l'issue de cette rencontre, Argüello pour s'occuper de sa carrière politique, Pryor, lassé de devoir verser la moitié de ses gains à Buddy LaRosa, sans entraîneur, sans manager et venant de divorcer de sa femme, préférera se consacrer à sa nouvelle passion : la drogue**. Et comme Pryor n'avait jamais craint de se battre avec plus lourd que lui, il choisira le crack... Il prendra quelques balles au passage, ne pèsera plus que 50 kilos avant de se reprendre et de devenir diacre de la New Friendship Baptist Church à Cincinnati.

La famille LaRosa possède 66 pizzerias dont le chiffre d'affaire annuel s'élève à 130 millions de dollars..

Aaron Pryor est mort en 2016 d'une insuffisance cardiaque. Il avait 60 ans.
Ses fils boxent.

* Certains iront même jusqu'à parler de « combat du siècle » (*uno más*).

** L'environnement familial n'explique pas tout et n'absout pas le criminel :
« Papa buvait, maman aussi, méningite spongiforme, suivait pas à l'école, trichloréthylène juvénile ! »,
on est bien d'accord, mais dans le cas du « Faucon », ça se discute et, pour un avocat... c'était du billard !
En voiture Simone ! Grand-mère, assassinée ; mère, alcoolique chronique, sept enfants de cinq pères différents,
dont l'un d'entre eux criblé de balles par ses soins. Côté frères, c'est pas le Club Med non plus :
Lorenzo, condamné pour attaque à main armée ; David, transsexuel, prostitué(e) de profession.
L'un de ses demi-frères est resté paralysé après que son père l'eut révolvrisé ;
Catherine, l'une de ses sœurs, a été poignardée à mort par son petit copain.

Pseudonymes

« Si vous étiez né avec un autre nom, seriez-vous la même personne ? »

Don DeLillo

« Qui devient son pseudonyme n'a qu'une pseudo-vie. »

Grégoire Bouillier

Évidemment, la première motivation des *alias* est le conformisme, difficile de s'intégrer, qui veut dire passer plus ou moins inaperçu, si l'on s'appelle Dov-Ber Rasofsky (Benny Leonard) ou Mafaufau Tavita Lio Mafaufau Sanerivi Talimatas (David Tua). Les immigrés, surtout juifs ou italiens d'entre les deux guerres, se plieront volontiers à la métamorphose de leur patronyme : Luigi Giuseppe D'Ambrosio est devenu Lou Ambers ; Gershon Mendeloff, Ted Lewis ; Francesco Buenaugurio, Kid Francis ; Ben Yedidiah Judah, Terrence Wright.

Un surnom, quelquefois, vous est attaché davantage que le nom que vous ont laissé vos parents, Sydney Walker sera Beau Jack ; Gerardo Gonzalez, Kid Gavilan et Eligio Sardiñas Montalvo, le premier des Kid Chocolate. Marvin Hagler a lutté longtemps pour que « Marvelous » ne soit plus considéré comme un « (sur)nom », mais fasse partie intégrante de son nom.

« Historiquement, il existe chez les Noirs américains
tout un ensemble de références chargées
autour de la question du “nom” : nom d’esclave, nom du maître, nom africain,
appelez-moi par mon vrai nom, personne ne connaît mon nom ;
les histoires dans lesquelles la gravité spécifique du nom
se greffait aussitôt à celle du viol, d’hommes noirs fouettés
pour s’être adressés à des femmes blanches par leur prénom. »

Joan Didion

Lorsque vous êtes noir et que le nom que vous portez est d'ordinaire celui de de l'ancien *propriétaire* de vos parents, en changer, c'est s'affranchir ; s'appeler autrement, c'est prendre sa revanche sur l'époque où les Blancs vous appelaient « Sam* », l'époque où vous étiez *invisibles*... Maxwell Antonio Loach a voulu s'appeler Matthew Saad Muhammad (inversement Asmar Raheem Muhammad s'est rebaptisé Walter Cowans), Cassius Clay a voulu s'appeler Muhammad Ali et il a puni durement tous ceux qui ont refusé de l'appeler ainsi.

Pouvoir dire « Nous ».

Pouvoir dire « Je ».

Surnoms.

Pseudos.

Noms de scène.

La boxe est un royaume, les boxeurs, des seigneurs qui décident comment ils veulent s'appeler ; quelquefois, ce sont les autres qui les nomment, mais d'autres fois, ils se sacrent eux-mêmes.

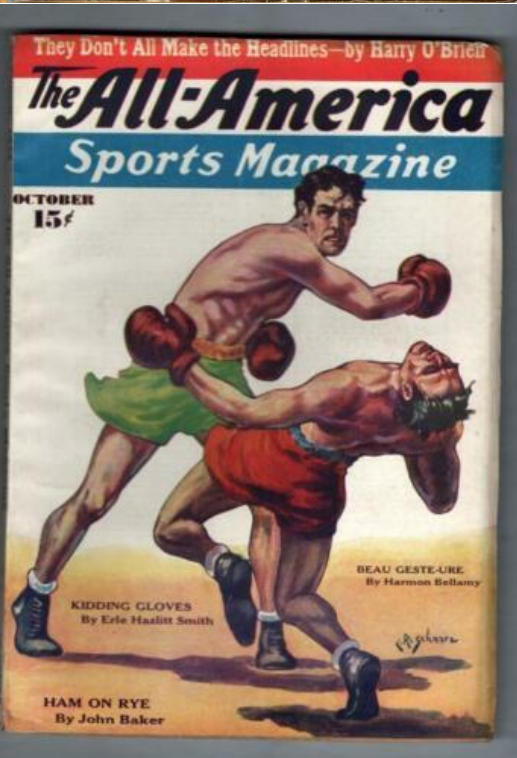
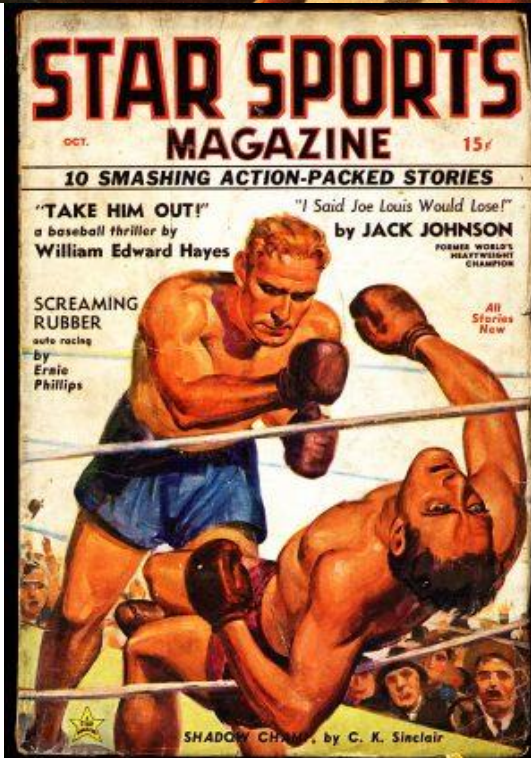
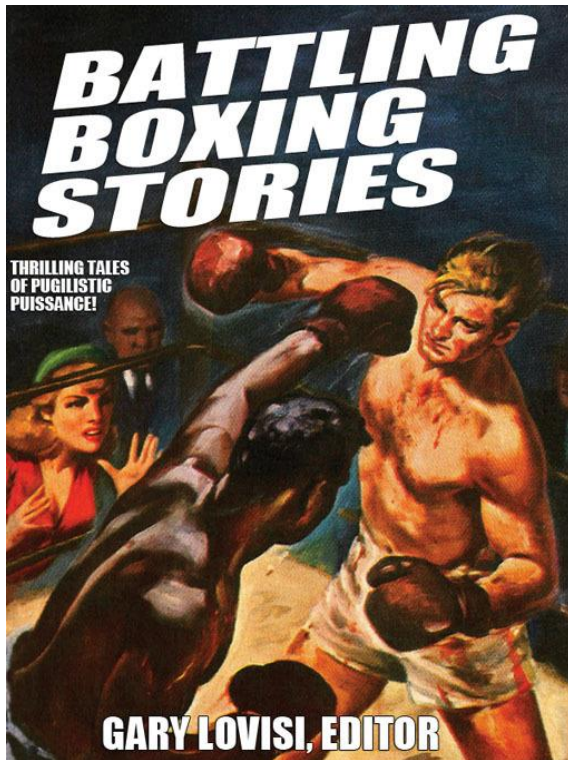
Comme Napoléon.

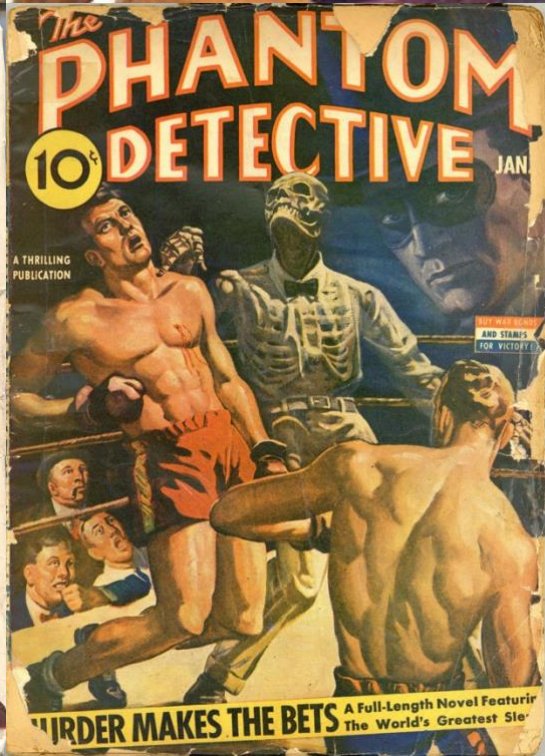
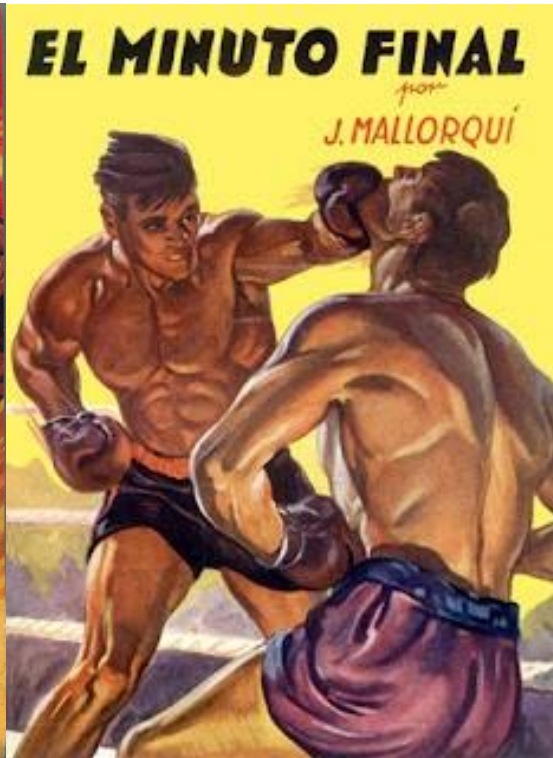
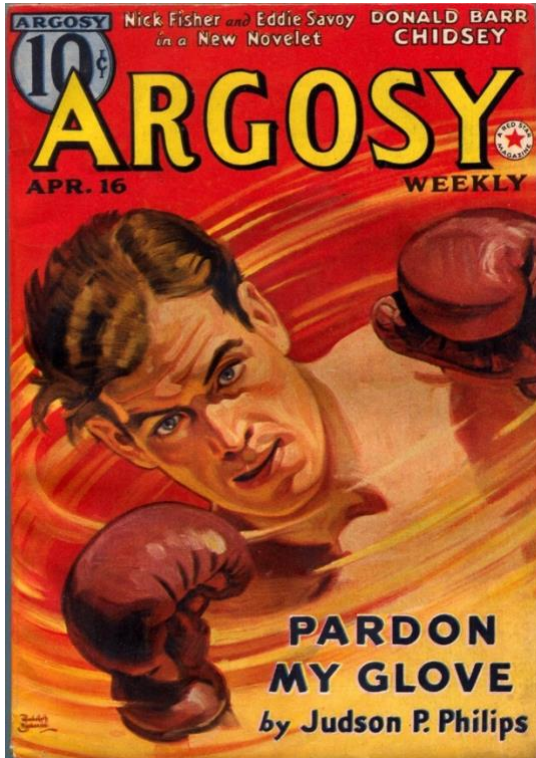
* Warhol appelait tous ses chats « Sam »,
il n'y a pas si longtemps toutes les bonnes s'appelaient « Marie » (comme ma grand-mère).

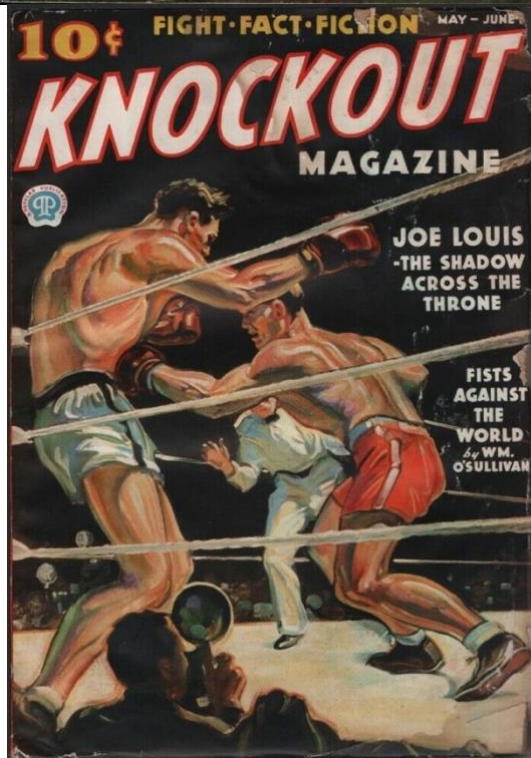
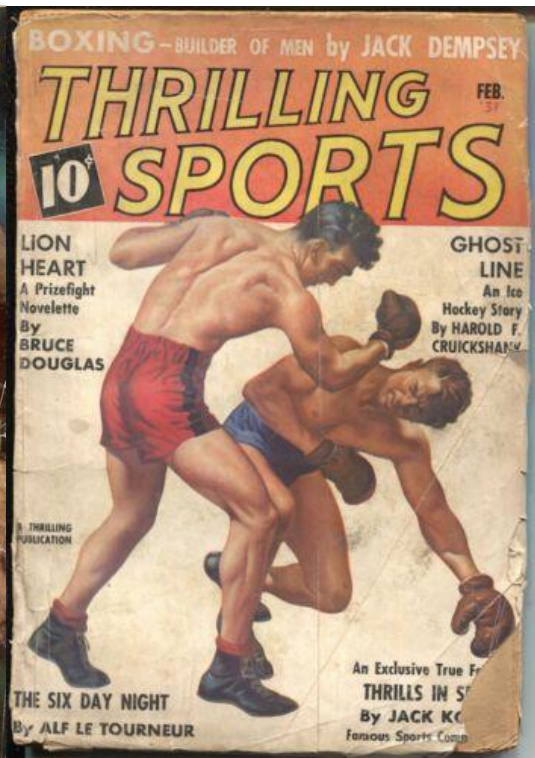
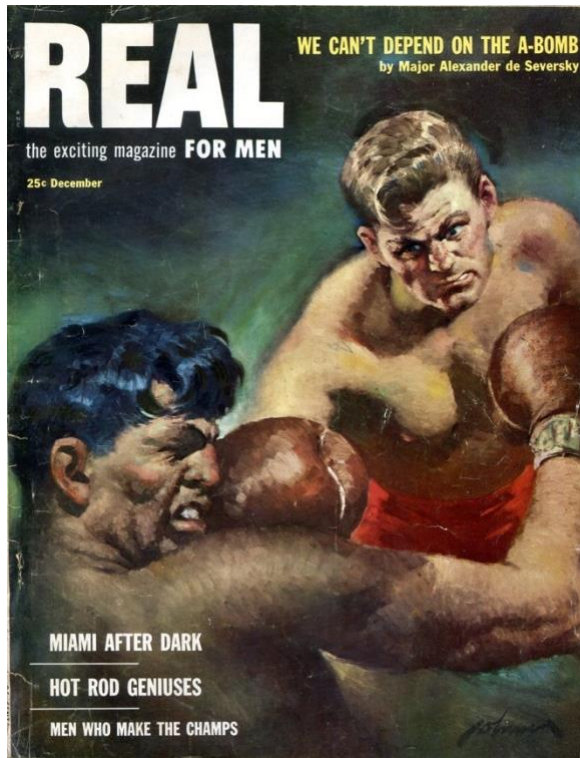
Pugilat

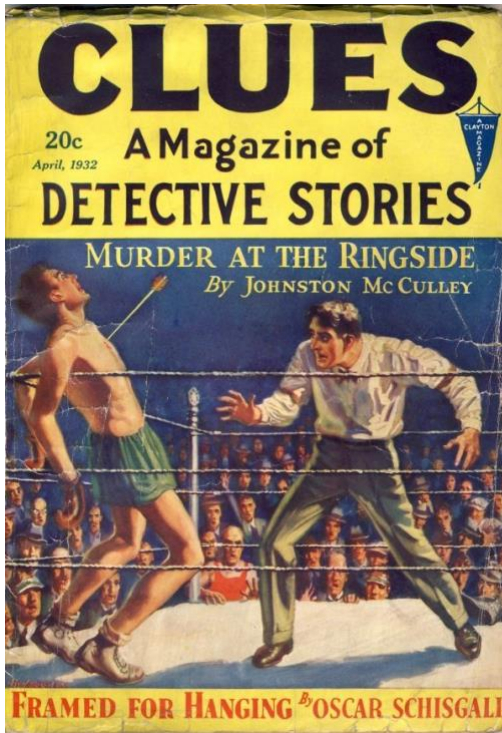
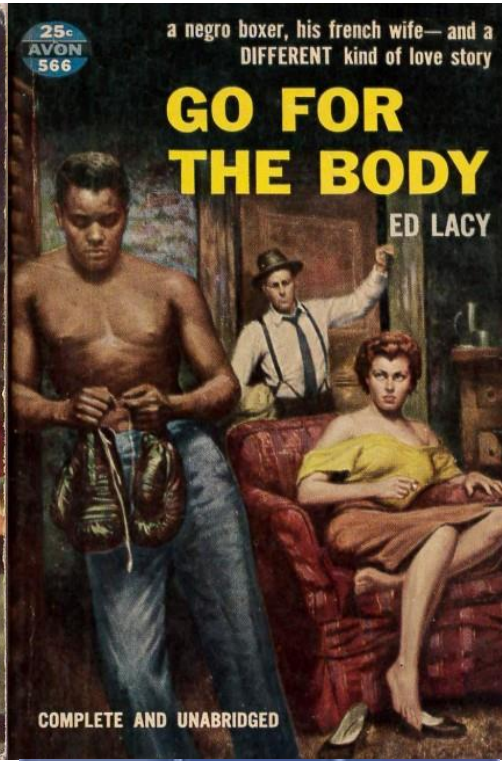
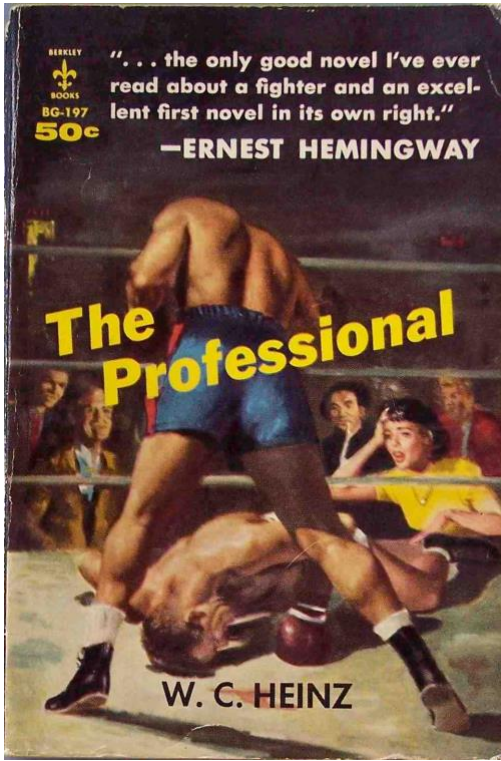
Considéré comme l'ancêtre de la boxe anglaise puisque se pratiquant uniquement avec les poings. Introduit pour la première fois aux Jeux olympiques de 688 avant Jésus-Christ, interdit par l'empereur Théodose en 392 avant Jésus-Christ.

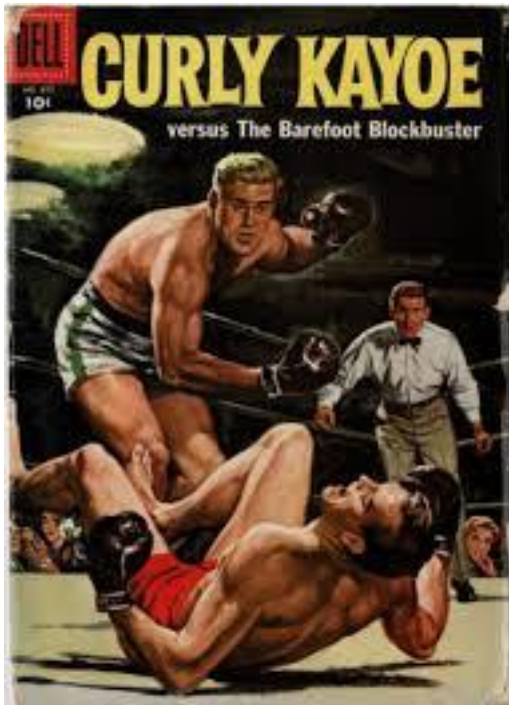
Pulp

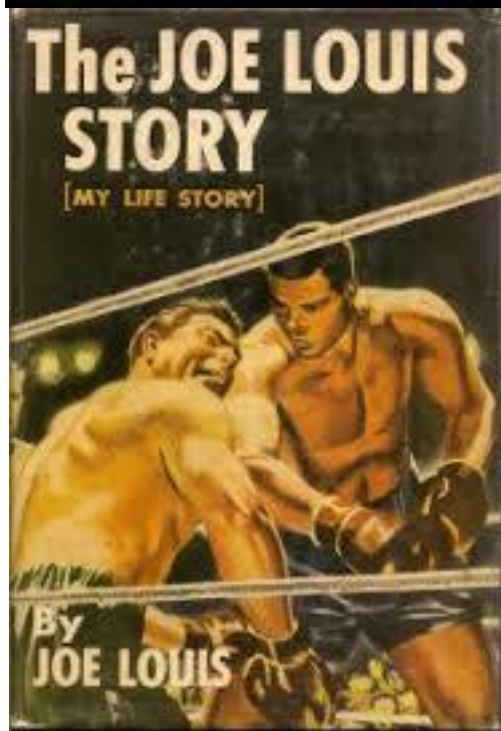
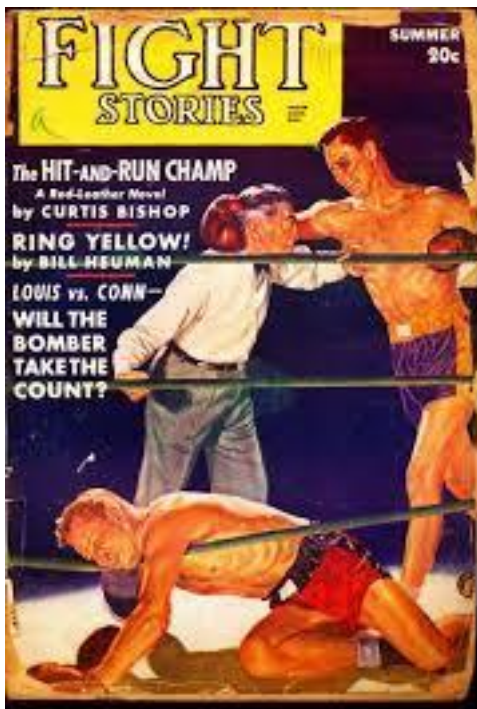




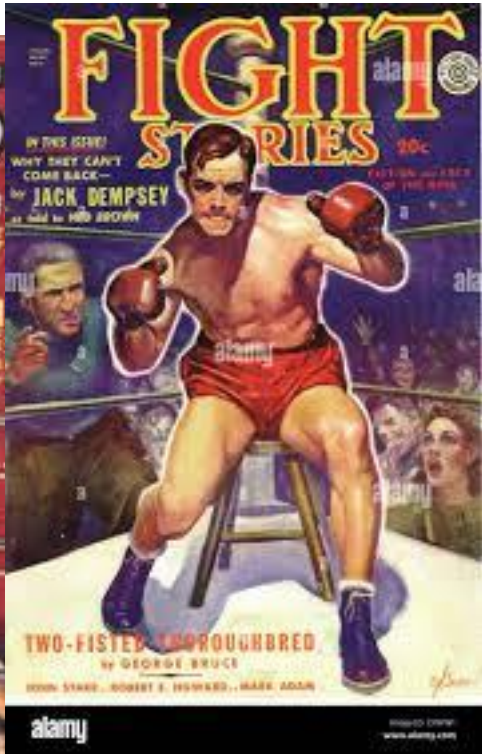
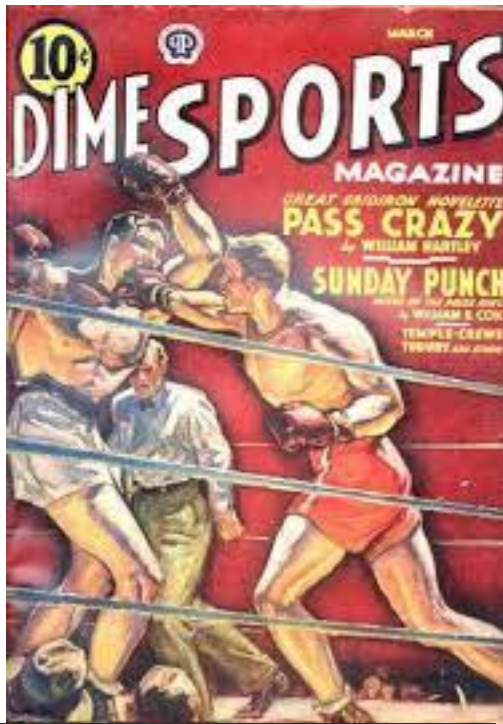


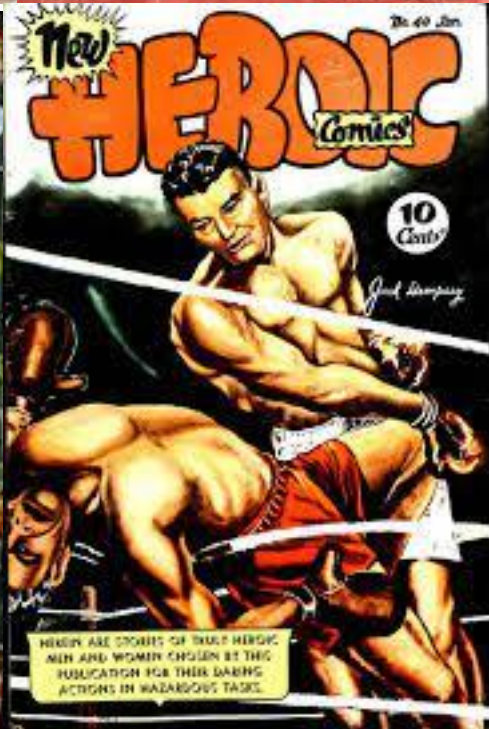
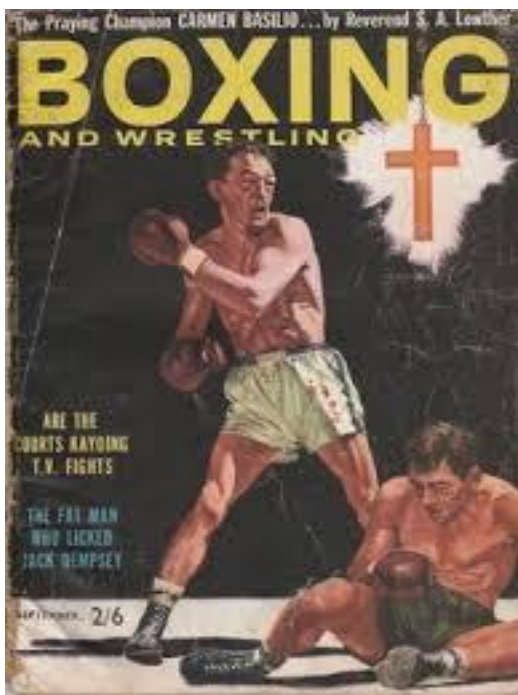


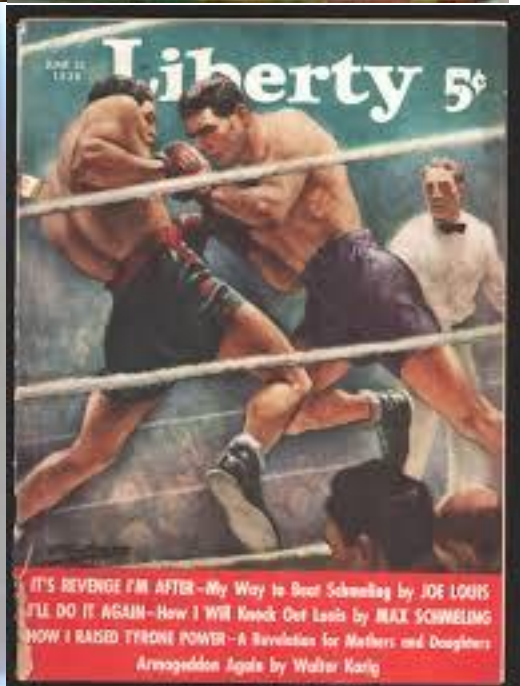
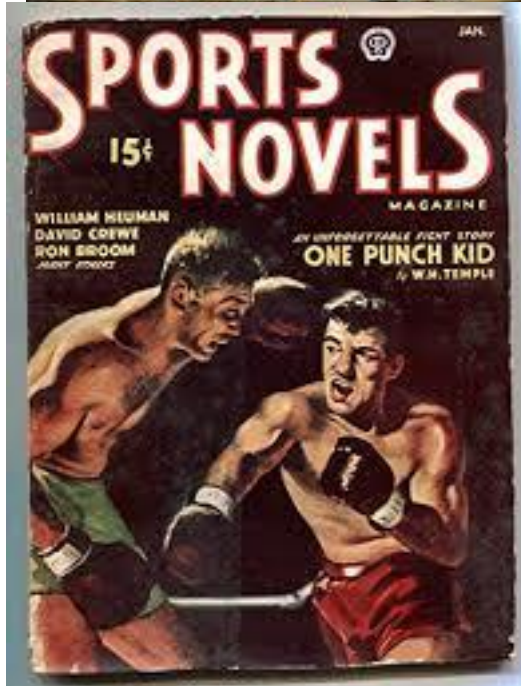












NOW 10¢ **REAL 10 STORIES**
SPORTS

FIVE FIGHTING FOOLS
 new basketball novel by FRANCIS M. COCKRELL

HOOKS AND CROOKS
 smoking fight yarn by K. A. EMBAGO

ALSO FOOTBALL
 BASEBALL
 HORSE RACING
 TRACK
 BOXING

SHOOTING STREAK

ACTION STORIES OF THE PRIZE RING
FIGHT STORIES
 JUNE - 20¢

FICTION and LIFE-STORIES of the Prize Ring by the World's Best Sport Writers

STAR SPORTS MAGAZINE 15¢

10 SMASHING ACTION-PACKED STORIES

"TAKE HIM OUT!"
 a baseball thriller by William Edward Hayes

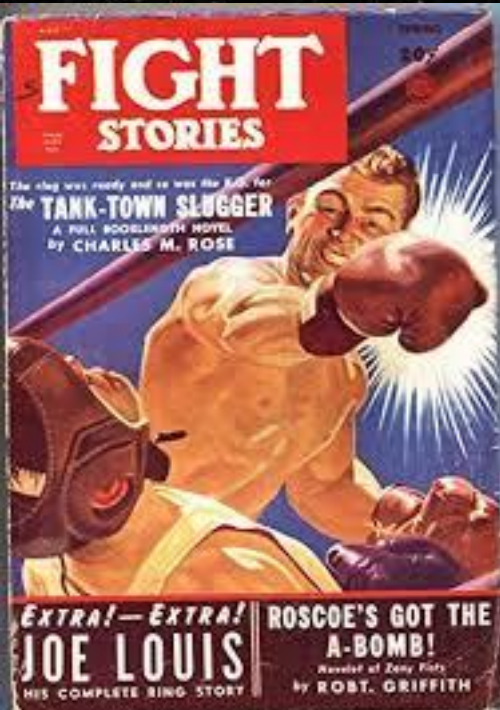
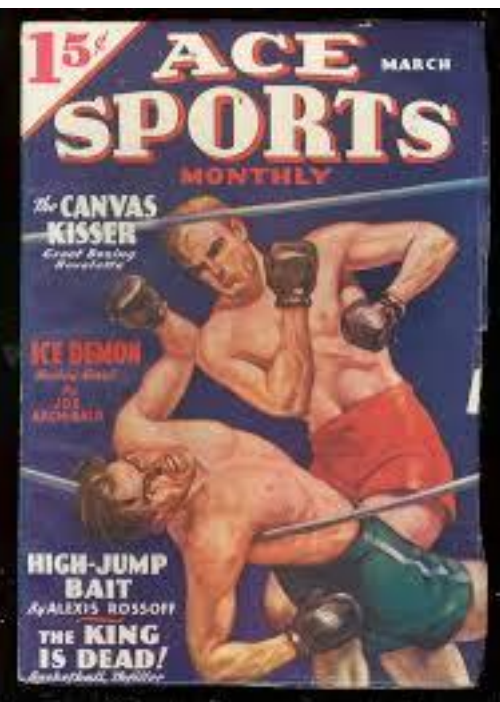
"I Said Joe Louis Would Lose!"
 by JACK JOHNSON

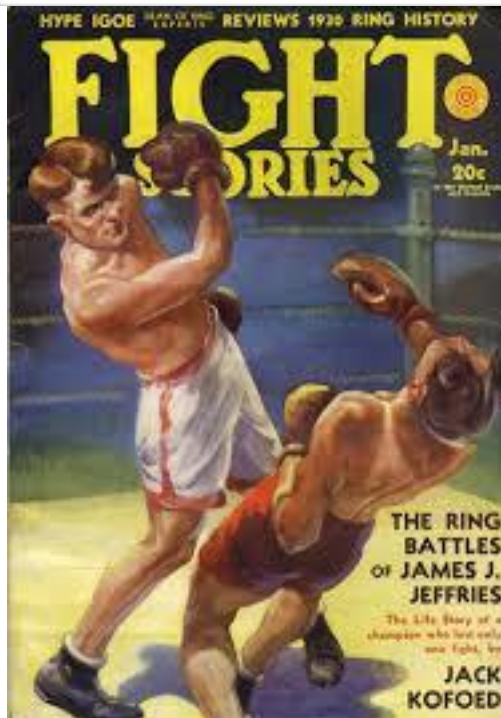
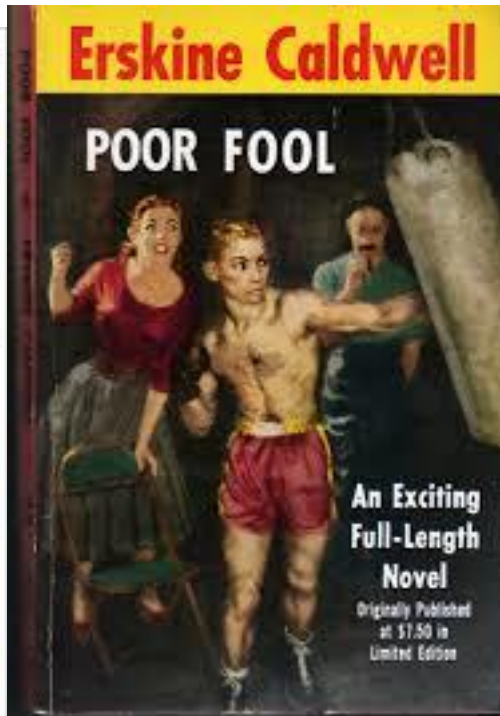
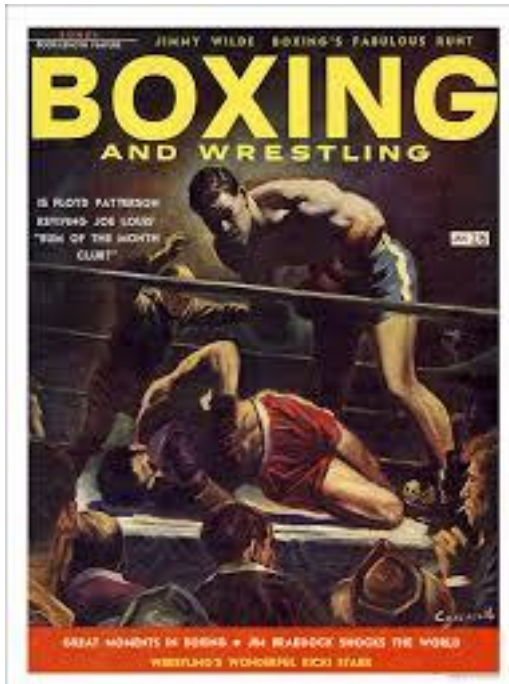
SCREAMING RUBBER
 auto racing by Eric Phillips

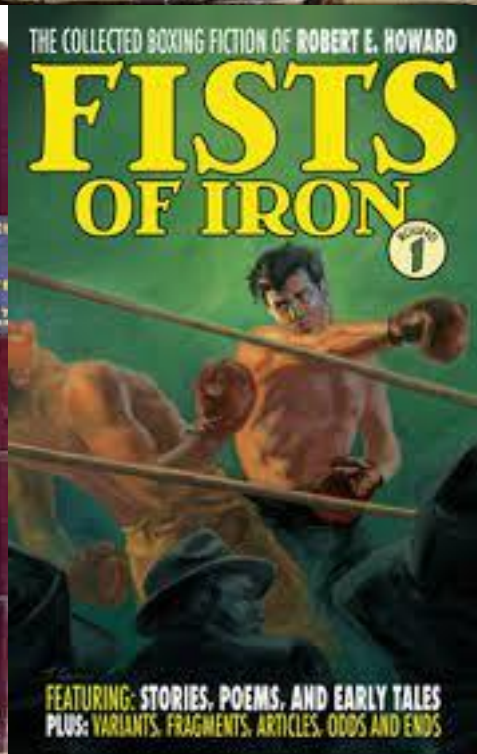
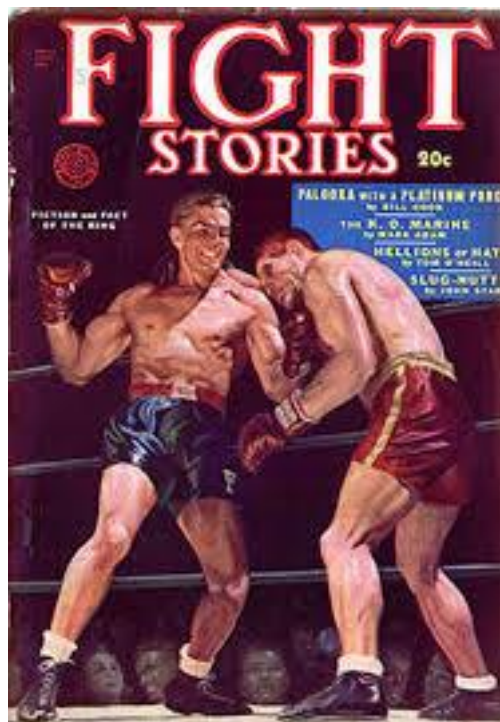
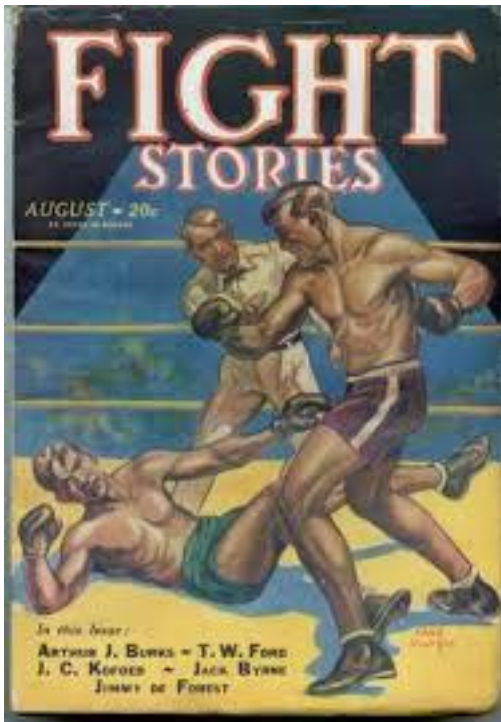
SHADOW CHASE by C. K. Sleater

ACTION STORIES of the PRIZE RING
FIGHT STORIES
 JULY - 20¢

FICTION and LIFE-STORIES of the PRIZE RING
 By the World's Best Sport Writers









Puma

« Puma a toujours incarné le travail d'équipe et l'empowerment, donc l'idée de former un partenariat avec Olivier (Roustaing) semble très appropriée », a déclaré Cara Delevingne. « Balmain a la même férocité que Puma et je suis très stimulée à l'idée de tout ce que nous pourrions faire tous ensemble. Je suis vraiment fière de cette collaboration. » Une seconde collection de six pièces sera présentée pour la saison printemps-été 2020.

Punch (le)

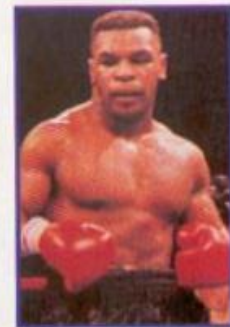
On l'a ou on l'a pas.

Puncheurs (les)



The RING

YEARBOOK 2003



CONTENTS

THE 100 GREATEST PUNCHERS OF ALL-TIME

8 Joe Louis	82 Marvin Hagler	134 Buddy Baer
12 Sam Langford	84 Edwin Rosario	135 Razor Ruddock
16 Jimmy Wilde	86 Tommy Ryan	136 Jose Luis Ramirez
18 Archie Moore	88 John Mugabi	137 Tommy Gomez
20 Sandy Saddler	90 Joe Frazier	138 Jose Napoles
22 Stanley Ketchel	92 Carlos Monzon	139 Charles "Kid" McCoy
24 Jack Dempsey	94 Tony Zale	140 Antonio Esparragoza
26 Bob Fitzsimmons	96 Michael Spinks	141 Ricardo Moreno
28 George Foreman	98 Joe Gans	142 Evander Holyfield
30 Earnie Shavers	100 Elmer "Violent" Ray	143 Ike Williams
32 Sugar Ray Robinson	102 George Godfrey	146 Luis Firpo
34 Ruben Olivares	104 Naseem Hamed	147 Ricardo Lopez
36 Wilfredo Gomez	106 Alfonso Zamora	148 Humberto "Chiquita" Gonzalez
38 Rocky Marciano	108 David Tua	149 Bobby Chacon
40 Sonny Liston	110 Cleveland Williams	150 Jock McAvoy
42 Mike Tyson	112 Julio Cesar Chavez	151 Eduardo Lausse
46 Bob Foster	114 Tiger Jack Fox	152 Eder Jofre
48 Thomas Hearns	115 Joe Walcott	153 Charley Burley
50 Khaosai Galaxy	116 Gerry Cooney	154 Mike McCallum
52 Alexis Arguello	117 Al "Bummy" Davis	155 Salvador Sanchez
54 Carlos Zarate	118 Max Schmeling	156 Roy Jones
56 Max Baer	119 Florentino Fernandez	157 Rodolfo Gonzalez
58 Rocky Graziano	120 Henry Armstrong	158 Nigel Benn
60 Matthew Saad Muhammad	121 Bob Satterfield	159 "Irish" Bob Murphy
62 Julian Jackson	124 Al Hostak	160 Paul Berlenbach
64 Danny Lopez	125 Jesus Pimentel	161 Battling Torres
66 Gerald McClellan	126 Eugene "Cyclone" Hart	162 Chalky Wright
68 Roberto Duran	127 Lew Jenkins	163 George "KO" Chaney
70 Rodrigo Valdes	128 Harry Wills	164 Andy Ganigan
72 Felix Trinidad	129 Tom Sharkey	165 Fred Fulton
74 Pipino Cuevas	130 Terry McGovern	166 Ingemar Johansson
76 Jim Jeffries	131 Jersey Joe Walcott	167 Charley White
78 Lennox Lewis	132 Kostya Tszyu	
80 Bennie Briscoe	133 Leotis Martin	

- Les puncheurs sont différents.
- Ils frappent plus fort, c'est tout.

Punching bag



Pute(s)

« Les boxeurs comme les prostituées
ruinent leur corps pour le plaisir d'inconnus. »

Wayne Kelly

« Ce n'était pas leur visage qui m'attirait vers elles,
pas même leur corps ni leur sexe, mais le rôle qu'elles remplissaient,
l'apostolat qu'à leur insu elles exerçaient. »

Pierre Minet

Dans « The Cruellest Sport » (*New York Review of Books*, 13 février 1992), Joyce Carol Oates fait remarquer que « de longue date, en Amérique, la boxe est le sport le plus méprisé : un “soi-disant” sport, un “méta” ou un “anti”sport, “l'exploitation brutale de la virilité” comme la prostitution et la pornographie sont l'exploitation brutale de la féminité ». Rien ne me semble plus juste, en Amérique et ailleurs.

Les putes et les boxeurs fascinent et repoussent. Sorti(e)s du trottoir, descendu(e)s du ring, rhabillé(e)s, démaquillé(e)s, ils(elles) semblent désarmé(e)s... On les méprise et on les admire. Ils sont familiers de la violence, de la crapule et du crime, proches du Mal lorsqu'ils n'en sont pas les véhicules. Voisins de la mort et du sacré, on les craint. Ils bornent nos phantasmes inavouables. Ils sont prisonniers, exploités. Dignes. Par leur sacrifice, les boxeurs et les putes remplissent le même rôle, plus encore que panser les zones obscures de nos âmes, ils nous purgent de nos péchés.